

Patrick Boman

Les Innommables et autres histoires de Canines



Photomontages de Valérie Le Bartz

Sous la Cape

Dans la même collection

JULES VEINE

Le Voyage dans les spasmes

De l'extase comme moyen de transport sidéral.

PATRICK BOMAN

Des nouilles dans le cosmos

Pas facile de faire des nouilles de qualité
au cours d'un voyage intergalactique.

PIERRE CHARMOZ

*Première ascension népalaise de la tour Eiffel
et autres cimes improbables*

Une cordée népalaise s'apprête à faire l'ascension
du célèbre sommet parisien.

PIERRE CHARMOZ ET STUDIO LOU PETITOU

Le Vampire de Wall Street

Mordu par le comte Madov, un trader va semer la désolation
dans la Yosemite Valley.

PATRICK BOMAN

Les Canines dans le pâté

Au milieu du stupre et du lucre de La Nouvelle-Babylone,
une équipe de hardis vampirologues traque les créatures des ténèbres :
hémoglobine et vodka, voire eau bénite, coulent à flots.

HURL BARBE

Pompe le Mousse

Les mésaventures picaresques de deux sœurs dans l'après-68.

HURL BARBE

Les Celtes mercenaires

Western bre-ton et post-atomique.
Ça cogne dur dans le désert, entre Kin-Per et Plouc-Off.

À paraître

STUDIO LOU PETITOU et PIERRE CHARMOZ

La Canine impériale

Hiver 1853, une menace pèse sur Paris.
L'enquête est menée par Vidocq, Renan et les saint-simoniens.

LES INNOMMABLES
ET AUTRES HISTOIRES DE CANINES



Patrick Boman

 Les Innommables
et autres histoires
de Canines

*Photomontages
de Valérie Le Bartz*

Sous la Cape



Sommaire

<i>Introduction : Les Innommables</i>	9
<i>Première partie : Les hors-série</i>	13
La baronne tente le cou.....	15
Un cou pour rien.....	17
Recrutement.....	21
Les clefs de Tchorny-Proud.....	23
<i>Deuxième partie : Adélaïde</i>	27
Un malotru.....	29
La gravure.....	35
Contrariété.....	38
Le bal.....	41
Room service.....	48
Le bateau de la nuit.....	51
<i>Troisième partie : Chroniques de la CCV</i>	55
Le sandwich.....	57
Vivement lundi!.....	61
La loi de Käsekopf.....	68
Hydrothérapie.....	71
GR 38.....	78
Insoumission.....	82
Boudin trompeur.....	85
Un point de déontologie.....	89
Fleurs d'oranger.....	94
Mémoire des sépultures.....	97
Dégustation.....	108
L'adjointe.....	116
L'heure du thé.....	121
La performance.....	124
Son dernier goûter.....	127
La confession de monsieur de Dracque.....	131
<i>Bonus : Considérations sur l'épieu</i>	135



Introduction

Les Innommables

Le soir tombe sur le champ de bataille, rouge de la lueur du soleil et des dernières flammes de villages incendiés. Les insurgés, hongrois, roumains, tchèques, slovaques, bulgares, se sont fait étriller par les impériaux et la plaine, à perte de vue, est jonchée de cadavres d'hommes et de chevaux, d'affûts de canons, de cuirasses, d'armes brisées. Déjà les corbeaux tournoient, avides d'yeux, de cervelle, d'entrecuisses. Les loups, qui pullulent dans les bois alentour, vont bientôt survenir. À l'écart, à l'abri de chariots renversés, fixant la scène d'un regard hébété, des paysans du voisinage, aux fermes et aux récoltes brûlées, des valets d'armes qui se sont cachés pendant la mêlée, et des femmes: épouses de soudards ou d'officiers, que par ce soir de calamité on ne distingue plus, résignées, traînant parfois un marmot, cantinières au mufler d'ivrognesses, putains flétries par le malheur qui suivent les armées.

Cependant des larves immondes rampent dans la boue sanglante: les détrousseurs de cadavres fouillent les poches, arrachent les bijoux et les bottes, défont les cordons de vêtements encore utilisables. Pourtant, parmi ces prédateurs que la pénombre confond, certains, qui se sont relevés en titubant, dédaignent le butin pour ne s'intéresser qu'aux agonisants qui se dégagent avec difficulté de l'amoncellement de cadavres,

tentent de se redresser et râlent, réclamant de l'eau : grognant, l'écume à la bouche, ils se jettent sur eux, les mordent brutalement au cou et aspirent goulûment leur sang avant de les rejeter, morts cette fois... mais pour combien de temps? Morts, vraiment?

Contemplant la scène avec satisfaction, campé sur un cheval noir dont la selle et la bride sont tissées de fils d'argent évoquant un catafalque, un cavalier solitaire, sans armes, se tient sur une éminence, cimier noir, cape noire, bottes noires, dardant une langue écarlate entre ses lèvres sèches. Regarde-t-il, pourtant? Car ses orbites sont vides, mais, s'il n'est qu'ossements et poussière, le cavalier est immortel – nous le connaissons, nous ne le nommerons pas. Certaines des larves se dirigent vers lui, qui vient de les introniser, se redressent et baisent le bout de ses bottes avant de retourner à leur macabre festin. Ce sont des combattants tombés, nobles hongrois, roumains, slaves, et gens du commun, des vaincus que le Seigneur des ténèbres vient d'arracher à l'immobilité du champ de bataille pour leur accorder une revanche, sous la forme d'un abject festin, accompli sur cette domination du monde qu'il leur a promise sous sa suzeraineté, et en faire ses serviteurs. À jamais. Nous ne les nommerons pas non plus.

Un survivant resté inaperçu de la sinistre cohorte, appuyé sur un coude dans la fange, est frappé de stupeur par ce qu'il entrevoit dans l'obscurité qui s'épaissit. Pas même blessé, simplement assommé par un coup de lance qui a donné sur son casque, il vient de se réveiller. C'est un vieux chevalier aux épaisses moustaches grises, qui, sans l'avouer à quiconque, car c'eût été trop dangereux, n'a cru toute sa vie ni à Dieu ni à diable. Ni à sa mission de protecteur des faibles, trop souvent muée en simple brigandage. Ni au sacerdoce des hypocrites tonsurés, baiseurs de dévotes et d'enfants de chœur. Ni à la

probité des marchands – pourquoi pas celle des taverniers? Risibles sornettes, théâtre d'ombres où les spectres se bousculent vers l'abîme, comme lors de cette bataille qui a vu la victoire sans surprise des plus forts, des plus impitoyables. Pourtant, lors de ce réveil difficile – la tête lui sonne comme après une beuverie – et à la vue de ce spectacle répugnant des agonisants saignés, un sentiment d'urgence l'étreint. Il a reconnu le cavalier aux orbites vides, qui n'apparaît jamais par hasard parmi les mortels. Sans hésiter, secouant sa carcasse endolorie, il arrache de la main d'un mort sur lequel il est tombé à la renverse un épieu de chêne durci au feu, il trace comme en rêve un signe de croix sur le bois, tandis que les non-morts, qui l'ont aperçu, convergent vers lui.

Tellement sûr de son fait qu'il dédaigne d'assister à ces scènes pour lui de routine, le cavalier noir a tourné bride et a disparu. Une nuit sans lune est tombée. Le combat commence entre les créatures imparfaitement mortes, assoiffées de sang, à l'énergie mécanique, infatigables ressorts d'acier, et l'homme à l'épieu, trop humain, abandonné de tous, aux franges de l'épuisement et du désespoir.

Inutile de détourner le regard ou de prétendre être le jouet d'un songe : ce combat dure toujours.



Première partie

Les hors-série

La baronne tente le cou

Pour ses trois cent cinquante ans, la gamine était rudement bien conservée, un peu pâlichonne et pas trop en chair, certes, loin de là, mais elle avait une classe folle et sa vue inopinée au coin d'un corridor provoqua chez moi un émoi indéniable, et pas seulement du point de vue psychique, entendons-nous.

Tout de go, elle se dirigea vers moi avec un sourire troublant qui alla jusqu'à découvrir une paire de superbes canines ivoirines. De ses yeux quelque peu injectés de sang, elle lorgnait, comme à travers l'écharpe, mon cou avec concupiscence et bien sûr elle lut dans mes pensées, car je crus entendre: «Ça fait bientôt cinquante ans que je n'ai pas eu d'homme, mon joli, tu vois ce que je veux dire?...»

Elle était vêtue d'une courte robe de satin noir sous laquelle selon toute apparence elle ne portait rien – cette robe new-look d'une simplicité exquise, peut-être un fétiche offert par son dernier amant, un hiérarque du Parti selon toute vraisemblance, était d'une irréfutable élégance, et la coquette, je le devinais, devait d'autant plus souffrir de ne pouvoir contempler son reflet dans les miroirs.

Le marché était clair et net: la jouissance dit-on incomparable à laquelle nous allions atteindre s'achèverait par le don non seulement volontaire mais fervent, quasi extatique, de mon sang bien rouge à cette femme pour laquelle je sentais mon désir décupler à chaque seconde. Comment ne pas aspirer à cette conclusion ineffable qui me verrait, fuyant une

vie condamnée à la médiocrité, renoncer au salut et entrer à jamais dans cette corporation de réprouvés ?

J'étais dans la fleur de l'âge – je venais d'être embauché comme homme de peine et gardien au château de Z. –, je savais qu'un plébéien vigoureux saurait contenter cette créature au-delà de ses désirs – c'était dans les usages, somme toute –, et une fois de plus elle lut dans mes pensées. Serai-je digne de la Suprême Oblation ?

Mais j'étais également aussi filou qu'un jeune chien au piment impatient et je me ressaisis promptement. Au diable la Suprême Oblation : tandis qu'elle commençait, en redoublant de sourires enjôleurs, à laisser glisser sa robe le long de son corps si pâle, maigre mais ô combien désirable, je la bâillonnai soudain – geste qui pourrait être interprété comme un manque certain de galanterie, je l'admets – avec mon écharpe de supporter du Dracul București, car elle avait la canine agile, la bougresse. Une desserte moyenâgeuse couverte d'un rugueux tapis de laine se trouva là fort à propos, et nous nous connûmes avec énergie, d'abord sous le feu de ses yeux rouges, ensuite dans la vision de sa nuque délectable, même si de son chignon serré, il faut en convenir, émanait une insidieuse odeur de moisi. Jamais pourtant je n'oublierai ses feulements de jouissance à travers le bâillon.

Mais en un instant le ciel bleuit, le coq chanta, la cloche de la chapelle sonna et tout s'évanouit. Elle disparut. Je me retrouvai seul, déculotté, comme un idiot, dans ce corridor glacial. Mon écharpe, que je ramassai à contrecœur, était couverte d'une bave gluante.

Je poursuivis ma ronde. Dans la crypte, le tombeau de la baronne, au couvercle de granit étroitement ajusté, était couvert de la poussière des siècles : « Liouba Hrvatska. 1629-1657. *Requiescat in pace.* » *In pace*, tu parles.

(Texte paru dans la revue *De rien*, n° 41, mars 2008.)

Un cou pour rien

Fontaines gelées, verglas tueur de vieillards, fumet des stands à saucisses... Après une belle journée d'hiver le soir allait tomber sur La Nouvelle-Babylone, le ciel s'assombrissait et Arsène Göüin, engoncé dans sa canadienne, se dirigeait d'un pas gaillard vers Longrepos, l'un des cimetières les plus discrets de la métropole. Tombes à l'abandon et caveaux en déshérence, inscriptions effacées et angelots verdissés, armoiries polonaises, arméniennes, transylvaniennes, stèles à couronnes, à aigles, à colonnes tronquées, fleurs artificielles à cent sous...

C'était son petit jeudi et, à l'issue d'une journée harassante dans un bureau d'une annexe du ministère des Mœurs, il allait rendre une visite coquine à sa tendre Daisy, Daisy Carpaccio, gardienne du cimetière, l'une des dernières à quitter les lieux – en principe – après avoir sifflé la fermeture tel un arbitre sifflant la fin d'un match.

Perséphone au petit pied, reine des Enfers sans vocation affirmée, Daisy s'ennuyait ferme dans ses fonctions, mais ses collègues – des bœufs – et le chef honni passant l'essentiel de leurs journées à se détruire la santé au bistrot Ici mieux qu'en face, elle n'était guère dérangée. En bonne ménagère, elle avait aménagé dans un des caveaux à l'abandon, au-dessus de défunts depuis longtemps voués à l'oubli, une sorte de buvette clandestine – vin chaud et biscuits roses en hiver, pastis et olives en été –, prolongée par un nid d'amour, à vrai dire un peu négligé, où elle recevait ses galants, parfois pendant ses

heures de service, parfois le soir, selon un planning des plus minutés, car la belle était gourmande, ce qu'Arsène, naïf comme tous les célibataires endurcis, et qui se croyait l'unique objet des faveurs de la gardienne, ignorait.

Il arriva, se sentant d'humeur à la bagatelle dès qu'il approcha des premiers caveaux et huma, passant le nez à travers une grille disjointe, une vague odeur de moisi... Voyant sa silhouette peu athlétique se profiler au bout d'une allée, elle ferma sa modeste nécropole, chassant un veuf éploré muni d'un arrosoir, un poète maudit, un possible nécrophile, avant d'attirer sans tarder l' élu du jour vers sa couche. Sous son uniforme municipal d'un bleu criard des plus disgracieux, Daisy était une statue de bronze, une créature tropicale aux seins comme des obus, au cul prodigieux, au pertuis admirable, qui on ne savait pourquoi avait jeté son dévolu, lors de funérailles où il avait perdu son chemin dans le dédale des tombes, sur l'insipide Arsène. Parmi bien d'autres...

La nuit venue, et le cimetière étant étrangement silencieux au cœur de la grande ville, ils firent affaire assez rapidement au fond du nid, dans un froid vif qui les faisait frissonner et augmentait paradoxalement les ardeurs du roméo.

Arsène savait Daisy mariée à Aldo Carpaccio, municipal lui aussi mais version flic, aux horaires imprévisibles, qu'un copain lui avait décrit comme un Sarde minuscule, aux énormes sourcils, d'ordinaire placide et plutôt bienveillant mais vindicatif à l'excès quand on le contrariait, jaloux comme un tigre et se déclarant prêt à occire sur-le-champ tout rival, et il redoutait toujours de le voir surgir, soudainement prévenu de son infortune, brandissant son arme de service. Aussi, arrivé d'humeur allègre, voyait-il souvent ses idées s'assombrir et parvenait-il parfois à l'instant suprême dans un spasme de quasi-terreur, la

Carpaccio, de son côté, le secouant et le maniant avec autant d'égards qu'un godemiché. Ce monde est bien laid, et ce couple était fort curieusement assorti.

Après l'action, frissonnant, ils se détendirent sur la couche tendue d'une peau de fauve en synthétique et burent le vin chaud des braves, qu'elle préparait sur un réchaud à alcool. Il reluqua des sous-vêtements gigantesques et de mauvais ton, des pantoufles à pompon rose, sourit d'une embrocation, s'inquiéta d'une béquille, d'une minerve, ce à quoi elle réagit vivement – elle éprouvait parfois de terribles douleurs aux cervicales, ne lui en avait-elle jamais parlé? N'était-il préoccupé que de son plaisir, comme tous les hommes, sans se soucier de ce qu'elle pouvait éprouver, de ses soucis, de ses douleurs? Il la fit taire d'un baiser, pour peu après réitérer ses marques d'intérêt soutenu.

Car Arsène, par ailleurs lymphatique, notamment du point de vue ministériel, était ardent en ce qui concernait son idylle hebdomadaire – rayon de soleil d'une morne existence. Une certaine semaine il se crut autorisé à bafouer le planning intangible qui octroyait à sa flamme le jeudi et à devancer l'appel. Il se faufila à Longrepos dès la veille, à la tombée de la nuit, guetta sa belle, ne la vit pas sortir, et se laissa alors enfermer pour lui faire la surprise présumée charmante de sa visite impromptue – conduite à risque, un enfant de cinq ans ne l'ignore pas.

Arsène Goüin fut bien mal récompensé de son impatience. Las! comme il parvenait dans le secteur où se trouvait le nid d'amour, il entendit des râles rauques et rythmés, et, curieux, se rapprocha. Un quartier de lune éclairait une scène qui le pétrifia : pratiquement au bord d'une tombe dont l'antique dalle était soulevée, sa tendre Daisy, à quatre pattes, la vareuse

dégrafée et ses appas se balançant, le pantalon baissé, les bras posés sur une stèle à couronne, son imposant postérieur projeté en l'air dans un acquiescement frénétique, était l'objet des attentions empressées d'un personnage émacié, enveloppé d'une cape noire dont on devinait la doublure rouge sang, et qui poussait, en la besognant, des grognements contrariés, tout en tentant de mordre l'épais matelas qui lui tapissait le cou. Arsène, en une seconde aussi jaloux que le bafoué Aldo Carpaccio, lequel à cette heure devait traquer le crime protéiforme à l'œuvre dans Babylone, s'approcha sur la pointe des pieds, n'en crut pas ses yeux, s'approcha encore, redoubla d'attention, vit ses soupçons confirmés, s'indigna. Les bras lui en tombaient. «La perfide! La traîtresse! Elle a mis sa minerve pour se faire jambonner sans risque par un vampire!»

(Texte paru dans la revue De rien n° 57, février 2010.)

Recrutement

La lune sera pleine cette nuit. Les paysans semblent très excités, leur pope à la barbe huileuse a béni l'épieu avec lequel ces niais espèrent me transpercer le cœur, les plus aisés ont forgé des balles d'argent, et le comte lui-même, dans son manteau de peau d'ours, mènera la meute vociférante dont l'haleine empeste l'ail (comment prononcer ce mot, si horrible?). Car ces présomptueux croient connaître les habitudes qui me poussent chaque nuit ou presque vers la jeune chair, ils croient savoir où m'attendre, dans telle clairière où le prolifique charbonnier abrite sa nichée, sous telles frondaisons où les amoureux basculent dans la mousse...

Qu'ai-je à craindre maintenant que la nuit tombe? Ouf, elle est tombée – je ne risque pas de me hasarder dehors tant que subsiste la moindre lueur de jour. Soulevons posément le couvercle du cercueil. Doucement. On ne sait jamais. Si l'un d'eux était embusqué par ici, derrière une colonne ou dans une chapelle... prêt à m'asperger d'eau bénite... eau dont la moindre goutte me serait fatale! L'espèce humaine est si haineuse et si malfaisante, si acharnée à notre perte. Déplions-nous, écoutons sous les voûtes l'écho du craquement de nos articulations séculaires. Posons avec délicatesse sur les dalles glacées un pied chaussé d'un soulier d'agneau souple, puis l'autre. Rajustons notre cape doublée d'écarlate, notre justaucorps de velours noir, notre gilet de satin cramoisi, éloignons d'une pichenette de notre chemise de soie immaculée quelque

grain de poussière abjecte et gluante, défroissons notre laval- lière – car l'élégance de notre corporation est célèbre et je rougirais d'être pris en défaut sur ce point. Et songeons main- tenant à glisser en silence vers notre charmante destination, vers ce rendez-vous surprise...

Dehors, l'air est froid et parfumé, les grands arbres frémissent, la forêt murmure ses invites, pourtant je ne peux songer à m'accorder cette nuit une promenade au fond des bois, avec tous ces croquants qui rôdent et qu'il serait pourtant tentant d'aller défier. Tant pis pour les enfantelets des chaumières isolées, et leurs doux cous si blancs et si tendres où planter mes canines verdâtres et pourtant acérées. J'y retournerai plus tard. J'ai tout mon temps. Sans le savoir, ces chérubins m'attendent.

La porte s'ouvre sans grincer. Escalier de pierre. La lune point à travers une meurtrière. Nul besoin de flambeau. J'entends les villageois qui s'éloignent, assoiffés de meurtre, les méchantes gens. Bonne chasse!

Il est vraiment dommage que le comte, trop sûr de lui, ait laissé sa plus jeune fille seule dans sa chambre, sans même une vieille servante dévouée pour veiller sur elle – et dont le cou flétri eût pu me mettre en déroute –, sans même avoir accroché au-dessus de la porte un crucifix (argl, ce mot m'étrangle)... Coupable insouciance.

Non, je n'ai rien à craindre. Au contraire, j'ai tout à espérer de l'étreinte délicieuse qui m'unira à cette languide adolescente toute prête, je le pressens, à rejoindre sans tarder nos rangs.

Corneliu DRACULESCU

(Texte mis en ligne sur le site Laboenligne en octobre 2007.)

Les clefs de Tchorny-Proud

Les six bourgeois se tiennent debout, immobiles, en chemise, la corde au cou, en main les clefs de la ville. En face, le chef est assis sur un fauteuil de peluche rouge arraché à un cinéma et posé sur une estrade d'école, sous un dais de plastique. Il est vêtu d'un treillis camouflé, porte des lunettes noires et une capuche qui lui dissimule presque entièrement le visage – l'entourant d'une épaisse aura de nuit. Il tète à intervalles réguliers une fiole de slivovitch qu'il extrait d'une poche de son blouson. Jamais il ne sourit.

Radieuse matinée de printemps. La forêt s'étend tout autour, la verdure éclate dans cent tons de vert, la brise rabat des parfums de lilas, un héron s'envole au-dessus de l'étang, là-bas – l'étang noir qui a donné son nom à la ville. Mais on aperçoit aussi des colonnes de fumée qui s'élèvent au-dessus de la cité et la brise rabat également à l'occasion d'autres odeurs, moins plaisantes, d'incendie et de chair morte.

Des centaines de miliciens sont déployés autour de Tchorny-Proud. Des batteries d'artillerie, obsolètes mais efficaces, des véhicules blindés ont pris position, et aussi des minibus, des tracteurs aux remorques débordant de meubles, de matelas, de téléviseurs, d'ordinateurs, de vêtements. Le camping-car du chef est garé à côté de l'estrade, gris sombre, aux vitres teintées, ressemblant à un corbillard. À distance se tiennent les soldats d'une force de paix internationale, apeurés, abreuvés d'ordres ineptes et prêts à toutes les capitulations pour surtout ne jamais faire usage de leurs armes.

Le chef a imaginé cette mise en scène. Une importante rançon a été versée, mais cela ne lui suffit pas. En chemise, la corde au cou, il a vu ça autrefois dans un livre d'histoire illustré et ça lui a plu, cette humiliation des notables devant la force nue. Cela se passait il ne sait plus quand ni où, mais ça lui a vraiment plu. Et quand Tchorny-Proud est tombé, il a exigé, pour épargner la localité, qu'on mette en place pour lui le tableau auquel il a tant rêvé.

Ce chef, qui a baptisé sa bande d'assassins les Fils de la patrie meurtrie, se fait appeler Attila Farkas – Attila, le Fléau de Dieu, Farkas, le Loup –, et il se prétend allié à l'antique et noble lignée des barons Hrvatsko, mais nul ne connaît le nom qu'il a reçu à sa naissance; c'est un ancien videur de discothèque, briseur de grèves, tueur de chiens dans une fourrière, qui dispose maintenant d'un terrain d'exercice à sa mesure.

Les badauds, de la ville et des villages alentour, sont venus nombreux pour assister à la reddition. Les gens parlent fort, le soleil se met à taper, des libellules s'élèvent au-dessus de l'étang, midi approche. Des roulantes à bière et à saucisses ont fait leur apparition. Des femmes très fardées et décolletées, teintées en blondes, avec d'épais sourcils noirs, rient de rires chatouillés. Les hommes se lissent la moustache et fument du tabac turc. Nombre d'entre eux ont perdu un bras ou une jambe, ou sont marqués de brûlures au visage. Des petites filles aux tresses blondes, en robe rose à fanfreluches, s'avancent pour remettre un bouquet au chef et réciter un compliment, mais les miliciens les repoussent rudement.

Soudain Farkas tressaille et vacille: il a été atteint par un éclat de soleil lancé par le miroir de poche d'une femme qui se repoudre. Les soudards se précipitent vers elle, mais le chef les retient d'un geste faussement bienveillant: ce compte-là sera soldé plus tard. Ces miliciens, qui font tourner des bouteilles

d'alcool, commencent à être ivres. Ils se grattent la verge en détaillant les possibilités qu'offrirait en privé telle ou telle femme de l'assistance et insultent entre leurs dents, de façon ordurière, les soldats de la force de paix, lesquels détournent le regard. Sur un signe du chef, ils renversent une marmite de soupe à l'ail que préparait un vieux bonhomme, avant de le frapper et de le chasser en lui affirmant qu'il s'en tire à bon compte et sans oublier de percer d'une balle la marmite.

La foule a failli s'impatienter: voici maintenant que les six bourgeois s'avancent lentement vers l'estrade, pieds nus sur le bitume tiède, dans les odeurs de saucisse grillée. Il y a là le maire, le pope, le médecin, les deux grossistes les plus riches du patelin, tous quinquagénaires, gros et suants, verts de peur, et, au centre, un bel adolescent mince et brun, sans doute le fils de l'un des cinq autres. Farkas remarque tout de suite que le jeune homme, nu sous sa chemise, semble fort bien membré et il s'en émeut vivement, car lui, ce ne sont pas les décolletés pulpeux qui retiennent son attention.

Une fois les clefs remises – de vieilles clefs rouillées, comme on en trouve dans les braderies et dont on se demande ce qu'elles peuvent bien ouvrir –, Farkas congédie les cinq bourgeois, rempoche sa fiole et entraîne l'adolescent vers son camping-car, autour duquel des miliciens prennent position, l'arme à la main. Et d'une voix rauque:

– Quel est ton nom, mon ange?

– Lazar, répond le jeune homme d'un ton rogue, alors que l'autre verrouille la porte et le pousse en direction de la banquette, lui flattant la croupe. Il déboutonne son pantalon. Un sourire, le premier, découvre des canines aiguës et sa bouche s'approche du jeune cou...

Dehors, la foule observe un silence absolu, tandis que le camping-car tressaute sur ses ressorts. On entend grésiller des

saucisses sur un gril. Un bébé pleure. Sirène lointaine d'une ambulance.

Puis retentit un grand cri. Même si l'on n'évoque ce sujet qu'à voix basse, il est notoire dans la région que Farkas ne garde pas longtemps ses mignons après avoir joui d'eux, et qu'on emporte souvent, au matin, des cadavres vilainement marqués.

La porte du camping-car à l'allure de corbillard s'ouvre pourtant sur Lazar, qui a passé un pantalon sur sa chemise et chaussé des bottes molles. Il brandit le crucifix-poignard qu'il dissimulait autour de son cou et qui est maintenant ensanglanté; il lève les bras en croix, s'adressant à tous, alors qu'une alouette chante très haut dans le ciel bleu, comme un heureux présage. Mais lui non plus ne sourira plus jamais :

– Jusqu'à présent j'ai choisi mes admirateurs et ce n'était pas, sous l'apparence de vils criminels, des créatures de la nuit que je ne nommerai pas. Vous, habitants de Tchorny-Proud, reprenez vos clefs et rentrez chez vous. Ne payez plus à l'avenir de rançon d'aucune sorte à qui que ce soit. Éteignez les incendies, relevez vos ruines, enterrez vos morts. Pourtant, n'enterrez pas celui auquel j'ai percé le cœur, mais arrosez-le d'essence et brûlez-le, afin qu'il ne revienne jamais vous tourmenter. Cité de mes pères, adieu! Vous, soldats de la paix, téléphonez à vos chefs, implorez des ordres, roulez-vous dans la fange de votre pleurerie. Quant à vous, Fils de la patrie meurtrie, vous avez changé de maître, et nous irons désormais ravager d'autres terres. À genoux, chiens, pour le serment!

Deuxième partie

Adélaïde



Un malotru

La clinique cachée au fond des bois une fois de plus n'abrite guère de patients. Tout en regardant par la fenêtre, le Dr Bracquemont touille son mug et tend la boîte de café soluble à son interlocuteur :

– Je viens de retrouver un document vraiment étonnant. Mon arrière-grand-mère du côté paternel, Adélaïde, l'épouse du médecin belge de Singapour, vous savez, était une femme remarquable. On racontait que l'ombrelle dont elle ne se séparait jamais était dotée d'une poignée dévissable, cachant sous le pommeau un... instrument idoine à employer en cas de nécessité, vous voyez ce que je veux dire... car on raconte aussi que c'était une chasserresse de vampires émérite. Si ça vous intéresse, Byron...

Le Dr Byron Skoulakis, son adjoint, avait été élevé par une grand-mère épiriote qui lui avait farci la tête d'histoires de broucolques – les loups-garous locaux –, de goules et de vampires, et il était passablement fatigué par cette thématique, dont les applications constituaient pourtant le fonds de commerce de cet établissement très spécialisé. Évidemment, la clinique Bracquemont n'était pas la bonne pour lui. Par politesse, il tendit une main lasse vers le cahier d'écolier à l'encre pâle.

« Les équipages des cargos détestent embarquer des passagers, et plus particulièrement des femmes – ils cultivent toutes sortes de superstitions à ce sujet –, mais cette fois, ayant appris

que je m'apprêtais à acheter un billet de paquebot de Riga, où je me trouvais pour affaires, à Anvers, ce fut Tobias Ångström lui-même, le capitaine du *Macedonia*, une relation assez lointaine, qui me contacta en toute discrétion, me laissant entendre que son navire pourrait me déposer à Anvers, mais qu'il transporterait, en plus des marchandises figurant sur le bordereau officiel, un fret des plus particuliers, et qu'il aimerait avoir à bord, en cas de... difficulté, une dame aux compétences reconnues en certains domaines des plus délicats. Mes honoraires seraient les siens. Je ne pouvais qu'accepter.

» Dès mon embarquement, Ångström me fit descendre à la cale. Grumes, piles de planches, cordages, tonneaux de goudron, caisses. Mal dissimulé dans tout cela, il me désigna, solidement arrimé par des chaînes, un gros cercueil de plomb au pied duquel veillait un personnage difforme qui nous lança des regards dépourvus d'aménité.

» – Ne vous inquiétez pas, Wolfram, madame est une amie.

» Je ne sais pourquoi les serviteurs de ces... créatures sont toujours affublés de noms germaniques, mais la tradition semble en être bien établie.

» Le gnome grogna et essuya, assez malproprement d'ailleurs, le filet de morve qui lui coulait sur le menton.

» Sans attendre, j'interpellai Wolfram :

» – D'où vient votre maître ?

» – Je ne...

» – Répondez, vile créature, ou je saurai vous délier la langue.

Je sortis mine de rien un petit miroir de mon sac à main et j'en jouai négligemment. L'effet ne se fit pas attendre, puisque le gnome se tordit de douleur et bava derechef :

» – Monsieur Hrvatsko ne...

» Encore un Hrvatsko. Cette lignée maudite, dont les représentants pullulent comme des rats sur tout le continent !

» Très contrariée, j'attaquai le capitaine de front :

» – Résumons. Ce... personnage – je parle de celui qui se trouve en ce moment allongé, bien sûr, car l'autre ne compte pas – vous a promis la forte somme pour le faire traverser en toute discrétion et la compagnie n'est évidemment pas au courant. Et cette somme ne sera versée qu'une fois qu'il sera à l'abri des surprises dans sa nouvelle résidence. Mais maintenant, au moment d'appareiller, vous commencez à avoir des frissons. Car la pire tempête, le pire ouragan des mers du Sud n'est rien comparé à la chose que vous transportez. Me trompé-je ? Mesurez-vous, capitaine, l'immense danger que votre goût du lucre fait courir au royaume de Belgique ?

» Ångström balbutia une explication vaseuse. Peu après – les autorités tsaristes nous ayant toutefois retardés par des tracasseries administratives de dernière minute, où elles excellent – le *Macedonia* quittait le quai, rejoignait le golfe de Riga, puis la mer ouverte, et la traversée débutait tranquillement, sans le moindre incident. Ma cabine était exiguë mais confortable, ces messieurs étaient aimables, le calme régnait en bas. Et puis, quelques jours plus tard...

» Crépuscule sur le Sund. Très peu de trafic à ce moment-là. Le deuxième lieutenant était de quart.

» Un vacarme infernal se fit entendre dans la cale alors que je me trouvais sur le pont avec le premier lieutenant, Paddy Flanagan, un Irlandais qui avait vécu à Calcutta, un très beau garçon aux yeux verts flamboyants. Nous regardions à bâbord Elseneur, le château de Hamlet, aux murailles enveloppées d'un gigantesque drapeau danois. Je crois que la main de l'Irlandais effleura la mienne.

» Je me souviens avec une netteté parfaite, comme si c'était hier, des hommes qui se trouvaient là à ce moment critique. Il y avait le capitaine, bien sûr, qui ne cessa de jurer épouvantablement en suédois – bien que l'anglais fût la langue du bord –, Flanahan, le chef mécanicien, un certain Ziller, un gros type visqueux qui n'inspirait aucune confiance, et les simples marins, deux autres Suédois, Torbjörn et Svensson, des malabars peu éveillés, Nikos le Grec d'Odessa, Abdulqasim le Yéménite, Peters le Jamaïcain, ces trois derniers à la mine de pirates...

» C'était impossible à croire et pourtant cela était. Avec ou sans l'aide de Wolfram, la créature avait rompu les chaînes qui liaient son cercueil, dont le couvercle était ouvert, laissant voir un homme sans âge, chauve, à la peau grise, vêtu d'un pyjama de pilou noir doublé de rouge et de babouches jaune vif, qui poussait des cris épouvantables :

» – Wolfram! Ici, imbécile! Anvers? Qui parle d'Anvers? J'en ai soupé, à Riga, des brumes du Nord et des paysannes farcies de laitages et de chou, des nourrices à la mamelle flasque! Blerk! Je t'avais dit Naples! Cité enchanteresse dont les coteaux voient croître un vin rouge et puissant comme le sang de ces filles brunes nourries d'épices! De ces fières cavales galopant au flanc des volcans! Sauvages et indomptables! Voilà des proies dignes de moi, et non ces vaches à lait!

» Le nabot se répandait en courbettes serviles :

» – Pardonnez-moi, Maître, j'aurais mal compris!

» – Canaille! Fripouille! Tu me le paieras! Capitaine, approchez!

» En dépit des grands coups de coude que je lui donnais, Ångström, hypnotisé, avança à pas saccadés :

» – Oui, Maî..., monsieur?

» – Changement de programme, capitaine. Nous allons à Naples.

» – Ou... i..., Maî...

» Il fallait intervenir sans tarder, sous peine de tomber au pouvoir de la chose. Je repoussai rudement le capitaine sur le côté et je m'avançai vers la créature, ombrelle en main :

» – Nul ici ne vous reconnaît pour maître, à part votre valet, et je vous enjoins de réintégrer votre logement sans tarder. Il n'est aucunement question de mettre le cap sur Naples. N'avez-vous pas honte d'occasionner du scandale! Fi! monsieur, je croyais vos semblables de bonne famille et mieux éduqués.

» – Toi, tu n'es même pas digne que je m'intéresse à toi! Femelle putride! Sous tes jupes, tu pues la moule pourrie! Arrière! Wolfram! Sors-la d'ici!

» Je réfléchis en un éclair. La nuit était tombée, et dévisser mon ombrelle-épieu pour en administrer un coup définitif à ce goujat risquait de n'être pas efficace; j'optai pour une autre solution. Tout d'abord, alors qu'il enjambait son cercueil, la mine menaçante, car ces créatures sont très imbues d'elles-mêmes, et par parenthèse la braguette bâillante – un manque d'éducation révoltant, comme pour le reste –, je lui fis rebrousser chemin en lui mettant sous le nez un minuscule crucifix que je tirai de mon chemisier, chaud de la chaleur de ma poitrine: il eut un hoquet de dégoût et se recoucha, l'œil vitreux, éructant un blasphème, car il se complaisait dans les clichés les plus éculés. Un regard circulaire me permit de m'assurer que les hommes sur lesquels je croyais pouvoir compter étaient présents. D'un geste bref, j'indiquai les profondeurs marines. Tous hochèrent la tête en signe d'approbation.

» – Monsieur Flanahan, je vous prie, nous n'avons pas une seconde à perdre...

» – Abdulqasim, Svensson, Peters, assujettissez le couvercle. Nikos et Torbjörn, revissez, et fissa. Monsieur Ziller, mettez ce Wolfram aux fers.

» – Mais...

» – Pas de mais, ou vous l'y rejoignez. Bon, c'est fini?

» Le capitaine nous menaçait pour mutinerie d'un tribunal maritime. En vain. Il pouvait dire adieu à ses liasses de bank-notes sentant le caveau, celui-là. Et moi à mes honoraires, sapristi, mais le devoir avant tout.

» – Capitaine, du calme, fit Flanahan. Je ne sais pas ce qu'un tribunal penserait de votre comportement dans toute cette histoire. À votre place, je ne bougerais pas. Fort bien, madame. Abdulqasim, Svensson, Peters, ouvrez le panneau d'écoutille. Nikos et Torbjörn, armez le treuil et envoyez un filin.

» C'est ainsi que, par une belle nuit étoilée, en quittant la Baltique, tandis que Wolfram sanglotait comme un veau – le nabot allait être débarqué le surlendemain à coups de pied à Cuxhaven, au cours d'une très brève escale –, qu'Ångström maugréait, furieux de voir son magot lui échapper, et tandis que le *Macedonia* poussait ses feux pour échapper à tout éventuel regard indiscret dans ce détroit très fréquenté, nous immergeâmes le triplement maudit cercueil de plomb dans le Cattedgat. Il doit toujours s'y trouver. Tant qu'aucun imprudent ne le repêchera, il n'y aura rien à craindre du malotru en pyjama noir.»

La gravure

Anvers, 1900. Une chambre dans un hôtel confortable, éclairage tamisé, une malle ouverte, des vêtements éparés, un lit défait. Adélaïde et Paddy Flanagan sont en robe de chambre, enfouis dans un canapé profond. Une théière est posée sur une table décorée d'un napperon auquel pendent des perles de verre.

– Puis-je vous poser une question idiote?

Elle l'embrasse :

– Jamais vous n'êtes idiot, cher! Avec des yeux pareils! Dites.

– Pensez-vous que votre profession de femme de lettres, qui vous met en vue, soit la meilleure couverture possible pour les activités que nous savons?

Pourtant Flanagan, d'ordinaire, ne pose pas de questions. Il sait que la belle Adélaïde, qui a quinze ans de plus que lui, est séparée de son mari, médecin à Singapour, qu'ils ont un fils en pension dans le Valais, que ses romans ne la nourrissent pas et que ses moyens réels d'existence sont mystérieux, qu'elle déteste les curieux... Mais il en a trop vu question Canine...

– En apparence, vous avez raison. En réalité, cela me permet de voyager comme il me plaît vers les destinations les moins fréquentées par les touristes ordinaires et de me livrer à ce que d'aucuns considèrent comme des excentricités... Mais quel temps! On a l'impression d'être dans l'eau! On dirait que la marée va nous refouler l'Escaut dans les étages! C'est pire qu'à Venise! Connaissez-vous Venise, Paddy?

– Si l'on veut. Voici deux ans, j'étais troisième lieutenant sur le *Chacabuco*, en route pour Trieste, et une avarie de machines nous a retenus à Ancône. Quitte à encourir la mauvaise humeur du capitaine – vous savez qu'on prétend qu'un vrai marin ne descend jamais de son navire –, j'ai obtenu une permission de quarante-huit heures, j'ai bondi dans un train de nuit, j'ai visité Venise au galop, en me faisant truander par ces...

– Ne jurez pas, je vous en prie.

– ... par ces gondoliers du diable, et je suis rentré sous les malédictions du capitaine, juste à temps, car le *Chacabuco* avait réparé plus rapidement que prévu et s'appêtait à me laisser en plan à Ancône. Donc oui, je suis allé à Venise. Je me demande comment on peut y accoster tant il y a de vase. Franchement... Mais pour y revenir, excusez-moi encore, vous avez tout de même un drôle de boulot!

– Boulot! Vous avez de ces termes... C'est un sacerdoce, mon cher.

Flanahan reste rêveur :

– Mais vous *en* voyez partout, non?

– Il y en a partout! Pourtant n'exagérons rien, nous connaissons des répits. Le problème dans notre profession est que beaucoup de gens interprètent avec excès, même parmi les bons spécialistes. Par exemple, vous voyez cette gravure, là, dans le coin?

– Le château? Eh bien?

– Ce château en ruine avec un vol de chauves-souris voilant la pleine lune est presque une caricature en matière d'illustration de... hum. Moi je sais que c'est par le plus grand des hasards que cette gravure a été accrochée là; mais nombre de confrères n'accorderaient pas foi à ce prétendu hasard, y verraient une intention, peut-être une menace, et se mettraient

à cogiter. Et très vite ils trouveraient que le réceptionniste a un drôle de regard ou que la femme de chambre leur a fait une réflexion à double sens...

– Tendances paranoïaques?

– Bien sûr, puisque nos... clients se trouvent, comme vous le disiez, partout, mais aussi nulle part, que la majeure partie des gens les considèrent comme issus d'imaginaires arriérées, et que de toute façon ils sont somme toute assez rares dans ces régions occidentales de l'Europe. Ici c'est plutôt le loup-garou dont on peut se soucier, avec d'ailleurs des relations possibles avec notre Confrérie de la Canine.

Il s'approche d'elle et veut l'embrasser – elle a un frisson dans le cou, sous le chignon, elle ne défait pas ce chignon quand ils font l'amour, il en est éperdu –, mais elle se détourne, sa robe de chambre glisse à terre, et elle saute dans le lit en chuchotant :

– Par exemple, si je prétends que je crois entendre *quelque chose* qui rampe à cette seconde précise le long de la façade et s'introduirait par la fenêtre si elle était mal fermée – écoutez cette pluie et ce vent, *ils* adorent cela –, qu'en déduirez-vous?

– Eh bien...

– Et que j'entends des griffes crisser sur la brique...

– Ne me faites pas croire...

– ... que je frissonne, moi faible femme...

Il ne se le fait pas dire deux fois et saute dans le lit.

Contrariété

La pièce sent bon la cire et le poêle de faïence ronfle, dégageant une douce chaleur. Le thé noir de Chine est parfumé à souhait et la vieille Birgitta s'est surpassée en préparant ses gâteaux à la cannelle, ceux qu'il préfère. D'où vient, alors, l'humeur chagrine du conseiller Haakon Kaahlbarr, qui, enfoncé dans son vaste fauteuil brodé à oreillettes, regarde par la fenêtre, avant de tirer les rideaux, le soir qui tombe sur le fjord, les bateaux de pêche qui rentrent, les enfants qui galopent en sortant de l'école ?

Il ressasse sa contrariété en se massant doucement le cœur, qu'il a fragile. D'abord, il s'est montré incapable de résoudre par lui-même une affaire criminelle certes délicate – des disparitions multiples de jeunes paysannes et d'enfants – mais sûrement pas insurmontable, puisque le meurtrier laissait autant d'indices derrière lui qu'un renard dans un poulailler. Ensuite, quand un inspecteur débutant venu de la capitale lui a démontré par A + B, en rougissant, qu'il s'agissait d'un cas de vampirisme, il a fort mal pris la chose, car il avait jusque-là été assuré que ces phénomènes inconvenants étaient réservés aux contrées reculées du sud-est du continent, mais qu'un pays luthérien comme le sien en était par nature exempt. Le pire est que l'inspecteur l'a d'abord ouvertement soupçonné, comme si la vie exemplaire qu'il mène le rendait a contrario hautement suspect, puis, en recoupant quelques témoignages, a très vite et sans aucune difficulté identifié le V. – un itinérant, Tibor

Zapolya, issu d'une antique famille, en principe attaché à la légation austro-hongroise, qui passe beaucoup de temps à herboriser dans les montagnes de la région, rôdant autour des fermes et reluquant les bergères comme un simple satyre... qu'il n'est pas.

Les supérieurs de Kaahlbarr se sont chargés de la suite. Le Hongrois ne pouvant être pris en charge par des moyens policiers ordinaires et de plus étant catholique – quelle horreur que de devoir supporter ces gens-là –, et pour couronner le tout se trouvant couvert par l'immunité diplomatique, certains cercles proches du pouvoir, des plus discrets, ont suggéré de prévenir la nonciature afin que Rome – Kaahlbarr en frémissait – envoie un spécialiste ad hoc. Et le « prélat onctueux », au fond de son palazzo des neiges, s'est montré trop heureux, *ad majorem Dei gloriam*, d'obliger les parpaillots.

Le conseiller attend donc ce spécialiste, qui doit arriver par le train du soir, d'un instant à l'autre. Il a refusé d'aller accueillir à la gare ce papiste dont on lui impose le concours et il se prépare à le recevoir avec toute la froideur dont il sait faire montre à l'occasion, allant jusqu'à escamoter, dans son cabinet, le siège tendu de cuir réservé aux visiteurs pour le remplacer par un simple tabouret constitué d'une vertèbre de baleine. Puisqu'on peut lire que ces gens utilisent pour leurs manigances de l'ail, des crucifix, des épieux, tous objets venus du sud et outrageant les convenances, il ne va tout de même pas leur faire honneur. Après tout, ils ne valent sans doute pas mieux que ce vague diplomate quasi oriental dont on prétend maintenant le débarrasser. Pour ce qu'il en a à faire des jeunes paysannes!

Car le conseiller Haakon Kaahlbarr est un homme sérieux. Il est veuf depuis un certain nombre d'années, sans enfants, il ne s'est pas remarié, et il serait inconcevable qu'il ait une

maîtresse – comment survivre à un scandale inévitable? Dieu merci, le pasteur veille à la moralité publique – ou, pis, inimaginable qu’il aille voir les filles dans des bouges à matelots, pour attraper on ne sait quelles maladies. D’ailleurs, avec son cœur faible, même l’onanisme lui fait peur. Il ne boit pas, même en cachette, pas une goutte, jamais, le conseiller est un membre éminent de la Société royale pour l’abstinence, à l’éloquence remarquée lors des congrès, il admire les végétariens mais sans avoir le courage de rejoindre leurs rangs, il ne fume pas non plus, ni ne joue aux cartes, bref son seul passe-temps est de chanter des psaumes au temple le dimanche.

Il regarde sa montre en passant la main sur son menton glabre, tentant de refouler l’inquiétude qui le tourmente au point qu’il sent une douleur poindre dans sa poitrine. Que la calamité s’accomplisse. Cependant tout a des limites. Aussi, quand on sonne et que la vieille Birgitta, inclinant son bonnet blanc vers le fauteuil à oreillettes, lui fait passer une carte de visite où il peut lire en français «Adélaïde Bracquemont. Femme de lettres. Bruxelles», que la porte s’ouvre, que des talons hauts résonnent sur le parquet et qu’une bouffée de parfum parisien envahit la pièce, pousse-t-il une sorte de bref jappement avant de s’effondrer. Son cœur innocent s’est arrêté de battre.

Le bal

Une vaste demeure de bois à un étage, que dans ces contrées reculées on nomme un manoir, au bord d'un lac à l'eau sombre, pas de lune, un parc où l'on a lâché des molosses, car il se répète que la région n'est pas sûre, mais sans qu'il soit aucunement question de bandits... Et de cet « autre chose » nul ne souhaite parler... Le vent siffle dans les sapins et soulève de courtes vagues sur le lac. À l'intérieur, valse, polka, mazurka se succèdent. Les violonistes sont en pleine action, le chef d'orchestre bat la mesure d'une baguette infatigable, les invités tourbillonnent sur le parquet ciré mais un peu rugueux, les femmes peu décolletées, à la mode de France dix ans auparavant, sauf Adélaïde, très en beauté, les hommes en frac d'une coupe un peu vieillotte. Enfin, pas tous, car on est au fin fond de la Pologne russe, et certains notables, une fois leur pelisse enlevée, sont en caftan. Frac ou caftan, ils ne paient pas de mine, petits yeux, barbes grasses, bedaines affaissées, pourtant la province leur appartient, ils sont propriétaires terriens, industriels, grossistes, les autres n'étant que des obligés ou des figurants. Des domestiques en blouse blanche, large ceinture de cuir et bottes molles, s'affairent, portant des plats de gibier et approvisionnant le buffet en vin de Champagne, un peu, et en vodka, beaucoup. Des chiens et des enfants courent un peu partout. Les conversations se croisent, en polonais, russe, allemand, yiddish, avec ici et là quelques mots de français.

C'est ce dont on ne parle pas qui est le véritable motif de la visite d'Adélaïde Bracquemont. Une guilde de notables, les organisateurs du bal de ce soir, a sollicité son concours, par un courrier rédigé dans les termes les plus pressants assorti d'un effet sur une banque bruxelloise, à titre d'avance sur honoraires, car, après bien des années qui ont connu des hauts et des bas, la situation se détériore dans leur province, les multiples disparitions de jeunes paysans des deux sexes, dont certains réapparaissent sous des dehors plus qu'inquiétants, allant jusqu'à mettre en péril le bon approvisionnement en main-d'œuvre...

Adélaïde a escompté l'effet, bienvenu, et sauté dans un chemin de fer vers l'est, toujours accompagnée de son « cher cousin irlandais » – le beau Paddy Flanahan, son jeune amant –, et après trois ou quatre jours d'un voyage assorti de changements à Berlin et à Varsovie, ils sont arrivés dans un chef-lieu assoupi, maisons de bois, jardins derrière des palissades, rues boueuses, où l'un des notables est venu les accueillir, un valet dépliant pour eux le marchepied d'une calèche délabrée menée par un cocher centenaire. Il se présente, Nathan Blumfeld, représentant de la guilde, un homme entre deux âges, le teint mat, les yeux lourds, une barbe un peu hirsute, vêtu comme un paysan si ce n'est son épaisse pelisse de renard argenté. On parle français – Flanahan, un peu maussade, est en dehors du coup, car il ne connaît que l'anglais, le gaélique et un peu de bengali. Blumfeld, après avoir longuement examiné Adélaïde Bracquemont en silence, se montre direct :

– Vous allez me dire que le personnel ne parle que polonais. Pourtant, là-bas, il ne sera pas prudent de bavarder, car ces... créatures ont de nombreuses accointances, y compris parmi des gens insoupçonnables, aussi vais-je tout vous dire d'emblée concernant votre mission. Au reste, ce ne sera pas long. Vous avez détruit notre lettre, n'est-ce pas ?

– Bien sûr. Mais ses termes sont présents à mon esprit. Le seul élément que j'ignore...

– ... est l'identité de celui sur lequel portent non des soupçons, mais des certitudes.

– En êtes-vous bien sûrs ?

– Sans l'ombre d'un doute. Mais me permettez-vous de fumer ?

– Je vous en prie.

Tandis que Flanagan lui lance un regard noir, Nathan Blumfeld allume une papirossa au long filtre de carton et aspire une bouffée en plissant les paupières :

– Ce personnage est un aristocrate, très sûr de lui, très imbu de son rang, comme tous ces gens-là, et il ne se gêne absolument plus. Il agit pratiquement à découvert. De nombreux paysans ont été témoins de ses pratiques, mais ils étaient terrorisés et osaient à peine rapporter ce à quoi ils avaient assisté. Il nous méprise tellement que j'ai craint qu'il ne dédaigne notre invitation au bal de demain, mais finalement il a accepté. La vision de toutes ces jeunes femmes au cou offert, sans doute... Vous le verrez. Vous l'identifieriez au premier coup d'œil, j'en suis certain. Et vous... agirez. Ensuite, vous recevrez la seconde moitié de vos honoraires, et s'il vous plaît vous repartirez sans attendre, car cette disparition ne manquera pas d'agiter la bureaucratie impériale. Il est très en cour, figurez-vous. Famille influente, jusqu'à Pétersbourg.

Elle acquiesce gravement. Il reprend :

– Nous calmerons le commissaire et le procureur en déversant de l'or sur eux. À poignées. Sur ces fripouilles antisémites !

Blumfeld a un rire triste et ses yeux aux lourdes paupières dévisagent la chasseresse et son compagnon.

Ils arrivent, Blumfeld les confie à un majordome et s'éclipse, qu'on veuille l'excuser, d'autres affaires l'appellent, on leur

montre leur appartement, on leur fait chauffer l'eau du bain, on leur sert un souper froid raffiné, truffes en surprise, aspic de champignons, pain de canards, champagne. La flamme des bougies fait briller les yeux d'Adélaïde, elle serre tendrement la main de l'Irlandais sous la table tandis que les serviteurs en caftan s'affairent sans un mot.

Le lendemain se passe en promenades en calèche, nouveau repas raffiné, sieste (agitée), bain, tandis que les préparatifs vont bon train avant le bal. Le soir arrive vite. Alors que les violons s'accordent, Blumfeld fait les présentations, monsieur Casimir Chelmski, l'un de nos honorés propriétaires, monsieur Filip Filipiak, également, Herr Ludwig Buchholzer, des filatures du même nom, monsieur Isaac Morgenstern, qu'il n'est pas besoin de présenter, monsieur Élie Weiss, de la banque du même nom – les autres membres de la guilde, prudents, se sont fait excuser –, madame Bracquemont, la romancière belge, qui nous fait la bonté de venir chez nous réfléchir au motif de son prochain ouvrage, son cousin, monsieur Flanahan, officier de marine. Fracs, robe du soir très décolletée et uniforme de la plus haute fantaisie qui ressortit autant à l'opérette qu'à la marine marchande.

Nathan Blumfeld ouvre le bal très bourgeoisement avec son épouse, une grosse femme boudinée dans une robe à fleurs qui est horriblement mal à l'aise. Ils se replient bientôt avec soulagement vers le buffet, les cuisses de canard, les carafons de vodka et les cornichons en saumure, et ce sera leur seule danse.

Un invité de marque, le prince Vlad Skritny, un grand homme sec, frac de chez le bon faiseur, souliers vernis, œil peut-être un peu rouge, qui toise tout le monde, s'est empressé d'inviter la belle Bruxelloise, et ils tournent, tandis qu'il lui chuchote à l'oreille dans un français châtié qu'il a lu

ses romans, qu'il est fasciné par la pureté de son style et qu'il aimerait pouvoir lui exprimer son admiration loin de tous ces rustres. Elle minaude – l'a-t-il identifiée? joue-t-il avec elle au chat et à la souris? – en se demandant comment elle va s'en sortir – pas d'ombrelle-épieu, pas de chapeau donc pas d'épingle –, sous l'œil jaloux de l'Irlandais, qui fait sans conviction danser les femmes des notables, puis elle se laisse entraîner sur le balcon par Skritny, qui se montre soudain surexcité, oubliant ses bonnes manières, prêt à la traiter comme une de ces paysannes qu'il consomme en quantité, et veut sur-le-champ lui infliger le Baiser par lequel elle rejoindra les rangs de la cohorte maudite. Les molosses qui tournent dans le parc se mettent à hurler à la mort, il éclate de rire.

Elle le repousse en se disant qu'elle a été bien imprévoyante, il ricane, les canines maintenant découvertes, se penchant vers elle, lui susurrant qu'enfin il a trouvé une femme digne de l'Oblation, elle va défaillir, quand Flanahan, poussé par la jalousie et n'imaginant pas une seconde que sa belle puisse être en danger, fait irruption sur le balcon – le bal est à son paroxysme et personne n'a remarqué leur sortie discrète – et flanque au prince un magistral coup de poing digne d'une taverne du Connemara mais qui reste sans effet, redoublant même le courroux du sanguinaire :

– Vous me décevez, madame. Vous acoquiner avec ce... marinier! Une femme telle que vous. Quelle erreur! Je me trouve désormais dans l'obligation de vous saigner tous les deux...

L'uniforme du marin comporte à la ceinture un poignard, sur la poignée duquel, bon Irlandais, il a fait graver une minuscule croix. Minuscule et efficiente, même si agir de jour serait bien préférable, mais il y a urgence: Adélaïde arrache l'arme de son fourreau – vraiment bienvenue, pour une fois, est la

manifestation de jalousie de son amant – et la plante dans le cœur de Vlad Skritny, qui titube interminablement d'avant en arrière. Elle craint de n'avoir pas frappé avec assez de force. La regardant au fond des yeux, le V. se plaint longuement de l'irrespect dont on fait montre à son égard, des comportements inqualifiables des manants – comment une écrivainonne mangeuse de frites ose-t-elle s'en prendre à lui? Fi! – puis il menace, sa lignée ne tolérera aucun manquement, les Skritny ont traversé les siècles et continueront... Elle frappe de nouveau, plus juste et plus fort, il vacille, s'effondre et s'évanouit en poussière.

Elle regagne le bal au bras de Flanagan, soulagée mais inquiète, car les serviteurs des V. doivent grouiller ici même et eux non plus ne reculent devant rien. Quelques tours de valse la rapprochent de Blumfeld – les autres membres de la guilde ont disparu –, auquel elle adresse un signe: mission accomplie! Du coin de l'œil, il lui désigne une embrasure de fenêtre. Elle lui tend un bouton de cuivre verdi aux armes des Skritny, qu'elle a ramassé dans la poussière fétide du balcon. L'homme aux yeux lourds esquisse pour une fois un sourire:

– Je vous félicite, madame. Votre réputation n'est pas usurpée. Je vous remets à l'instant votre complément d'honoraires. Mais ne regagnez pourtant pas vos appartements. Nous n'avons négligé aucune précaution: ses laquais et son cocher sont assommés au fond d'une cave et nous n'avons rien décidé à leur sujet, mais on ne sait jamais, d'autres peuvent rôder, fanatisés et sans scrupules.

Les invités sont presque tous partis et les violons fatigués grattent les dernières valse. Alors que le ciel blanchit, Blumfeld se laisse aller à des confidences: c'est tout l'empire qui lui fait l'effet d'être peuplé de V., depuis la cour et les ministres

jusqu'au dernier des Cosaques, d'ailleurs il a un cousin à Manhattan qui fait des affaires du tonnerre, il réfléchit à aller le rejoindre... Et il pose une question :

– Le fait que ce soit toujours un g..., pardon, un chrétien, qui doit agir en ces circonstances est-il une obligation, ou bien... ?

Elle ne sait pas trop, la littérature est muette sur ce point et dans la profession on ne laisse pas d'archives. Un usage constant, oui, justifié dans la pratique, car ce domaine exige le plus grand pragmatisme :

– D'ailleurs, vous étiez sûr de votre fait et pourtant vous n'avez pas agi en personne, n'est-ce pas ?

– Je ne voulais pas prendre de risques inconsidérés. Nos traditions sont muettes et les rabbins auprès desquels j'ai pris conseil n'ont pu m'éclairer. Alors... Et cela m'aura donné l'occasion de faire votre connaissance.

Il s'incline.

Blumfeld envoie un homme de confiance charger leur malle et atteler. Ils partent à l'aube, espérant attraper le train de midi au chef-lieu. Leur cocher est ivre, mais ils ne disent pas un mot. Il importe maintenant de partir vite. Les chevaux connaissent le chemin. Dans la calèche, ils se disputent violemment, car elle prétend inspecter le cou de l'Irlandais, arguant du fait que le coup de canine est parfois plus rapide que l'éclair et insensible, soupçon dont il se formalise grandement, avant de lui faire une crise de jalousie, ne s'est-elle pas exhibée à moitié nue à ce bal, devant tous ces croquants libidineux, furieuse elle menace de le planter là, en pleine campagne, s'il continue.

Room service

Carnets secrets de Traian Skritny

« Dès que j'appris le sort funeste réservé à mon cousin Vlad, tombé sous le dard mercenaire de cette écrivainonne de peu, je jurai de venger l'outrage fait à notre lignée. Je m'occuperai plus tard de Blumfeld, Weiss et compagnie, mais il urgeait de prendre soin de la Belge et de son gigolo, car ils comptaient s'enfuir par le train, les lâches.

» Je pris les mesures nécessaires: mon serviteur Lothar régala avec générosité de vodka, à un arrêt où la locomotive prenait de l'eau, le machiniste et le chauffeur, à tel point qu'une surpression faillit faire exploser la chaudière. En attendant la machine de secours, qui ne devait pas arriver avant vingt-quatre heures – d'autant que Lothar, qui est une perle, devait pour plus de sûreté organiser un incident d'aiguillage –, certains voyageurs demeurèrent dans le train, par crainte de rater le départ ou par lésine, mais d'autres se dirigèrent vers la vaste auberge d'un village proche. Mes deux malfaisants étaient du lot – sort heureux, car je déteste opérer dans un train, en hâte, tel un assassin sordide de basse extraction, secoué par des vibrations qui troublent ma jouissance tout en devant subir la puanteur de la fumée de charbon. Le meilleur sang en prend un goût de suie.

» L'aubergiste craignait notre famille et n'avait rien à nous refuser, aussi m'engagea-t-il sur-le-champ comme valet surnu-

méraire, tel un paysan qui fût venu prêter renfort en cette période d'affluence causée par l'arrêt du train, événement notable dans notre région un peu reculée il faut l'admettre. Prendre l'apparence d'un valet, pour un Skritny, objectera-t-on, n'est-ce pas déroger? Nullement. Pour le but que je visais, venger le pauvre Vlad, je n'aurais reculé devant aucun sacrifice.

» Je me tenais dans un recoin de la cuisine, vêtu d'un caftan et de bottes, faussement humble mais surtout prenant garde à ne pas trop laisser voir au reste de la domesticité mon visage glabre et mes mains qui n'avaient jamais connu le travail – s'ils m'eussent identifié, leurs cris aigus, leurs glapissements, voire leurs prières, eussent pu compromettre mon entreprise – quand l'aubergiste survint et me demanda, faussement rogue, de monter à l'Irlandais la bière qu'il avait demandée.

» Se faire servir dans sa chambre! Ce que les meilleurs établissements de Londres ou de New York appellent le « *room service* »! Dans nos provinces! Quelle outrecuidance! Cependant, ce caprice servait à merveille mes desseins; j'obtempérai avec joie, je montai l'escalier, portant une chope sur un plateau, et frappai à la porte. L'affaire allait être rondement menée. On me dit d'entrer.

» La Belge était en peignoir, renversée sur un fauteuil, et son gigolo, agenouillé devant elle, lui limait les ongles de pied. Une cheville admirable apparaissait, un mollet se laissait deviner. Une cuisse peut-être. Une poitrine qui devait être autre chose que celle des filles d'étable mamelues dont je devais le plus souvent me contenter. Et un cou blanc, merveilleux sous les boucles échappées du chignon. Tableau prometteur. Suggestif, aussi: l'Irlandais attendait visiblement une récompense qui n'allait pas tarder, car la plumitive était déjà quasi pâmée.

» L'occasion ne se reproduirait pas: il me fallait agir vite et leur administrer sans tarder le Baiser pour les mettre enfin hors

d'état de nuire. Avec peut-être un petit bonus, car j'avoue qu'il ne m'eût pas déplu de déshonorer cette femme désirable autant que maléfique tandis que son étalon, que je pressentais incomparable, m'eût farci. Je brûlais de jouer le rôle de la tranche de *beef steak* prise entre les deux tranches de pain, dans la combinaison succulente à laquelle lord Sandwich a donné son nom.

» Sans tourner la tête, limant toujours, l'Irlandais me fit signe de poser la chope sur une table. Cela fait, au lieu de m'éclipser, je me dirigeai vers eux, esquissant un sourire professionnel. La suite n'allait être qu'une formalité. Ce sourire anticipé et présomptueux, je dois l'avouer, causa ma perte. À sa vue, il brandit un miroir de toilette en ma direction et elle se précipita sur son ombrelle.

» J'ai la terreur des miroirs, je manquai défaillir et je battis vivement en retraite, maudissant ma hâte intempestive et cette superbe occasion manquée – maintenant ils allaient se tenir sur leurs gardes –, car c'eût été faire d'une bière deux cous. »

Le bateau de la nuit

Une journée d'hiver, dans l'Atlantique, au large de la Bretagne. Ciel d'acier, mauvaise houle, rafales de pluie et de neige fondue. Les vieux matafs vont voir des diables, car le pire est à venir, et ce n'est pas le temps, qui pourtant s'aggrave d'heure en heure.

À toute vapeur, l'avis de la Royale le *Fringant* se dirige vers le cargo à la dérive qui lui a été signalé. Machines arrêtées, personne à bord. Un vaisseau fantôme, qui a subi des avaries et prend de la gîte, secoué par les lames. Noir comme l'enfer dans les jumelles. L'*Hécate*, immatriculé à Memel, au fin fond de la Prusse-Orientale. Le lieutenant de vaisseau Jules Taillefer, qui commande l'avis, a un mauvais pressentiment. Il vient de recueillir un naufragé épuisé, un Finlandais, selon ses dires officier mécanicien sur un autre cargo que l'*Hécate* aurait heurté avec violence, l'envoyant par le fond. Plusieurs hommes, et pourtant ce n'est pas le genre de la maison, ont ressenti des malaises inexplicables, et Taillefer lui-même se sent vaseux, les jambes molles, comme dans un cauchemar. Les vieux matafs grognent que cette apparition est celle du *bag noz*, le bateau de la nuit. Le vaisseau des morts. Avant de s'endormir comme une pierre, le Finlandais a évoqué un vieillard terrifiant, seul à bord, et les anciens, sans se cacher, ont grommelé de plus belle que cette année beaucoup d'enfants allaient mourir. Taillefer a haussé les épaules, il connaît la croyance : si au contraire le *bag noz* est mené par un enfant, les vieillards mourront en quantité cette année-là...

À bord, une étrange passagère, qui a embarqué à Brest, contrairement à toutes les traditions, en secret, en vertu d'un câble du ministère de la Marine: la romancière et poétesse bruxelloise Adélaïde Bracquemont, connue pour ses excentricités... Belle femme élégante, la quarantaine, dûment corsetée et chapeauté, qui n'est sortie de sa cabine que quand le Finlandais a été repêché et a raconté son histoire. Elle est à son chevet, le regardant dormir – il est jeune et beau, les traits marqués par le drame, elle est troublée, il ressemble à un homme qu'elle a aimé, décidément elle devient midinette.

Le brouillard vient de tomber brusquement, la houle durcit encore, l'humidité est perçante. Au porte-voix, un quartier-maître lance à l'*Hécate* des sommations qui demeurent sans réponse. La romancière monte sur la passerelle au moment où Taillefer ordonne de rassembler un peloton de fusiliers marins pour les faire passer sur le cargo. Elle serre son ombrelle si fort que ses phalanges bleussent :

– Pardonnez-moi, commandant, mais si vous m'en croyez vous n'en ferez rien.

Le lieutenant de vaisseau sursaute devant cette atteinte intolérable à ses prérogatives de la part de cette femme de lettres, de ce bas-bleu :

– Madame? fait-il d'une voix sèche.

– Je vous en prie, relisez le câble avec attention.

Il respire à fond, ouvre un grand portefeuille de cuir rouge qu'il garde sous sa vareuse, déplie la dépêche, hoche lentement la tête :

– Disons que mes instructions peuvent être interprétées en ce sens. Vous êtes bien consciente des risques que vous courez?

– Faire face à *cela* est mon vrai métier, commandant.

– Bien. Je fais affaler une chaloupe.

Puis le brouillard se dissipe et l'*Hécate* apparaît, bien plus

près que l'équipage du *Fringant*, qui met en panne, ne le pensait. Secoué par la houle, il a encore pris de la gîte. Vision affreuse sur l'océan d'un gris de plomb, un cadavre est pendu au treuil ; d'autres gisent, épars.

Portant six rameurs et la romancière, une chaloupe est mise à la mer. Une fois le vaisseau des morts accosté, on lance un grappin, on fixe tant bien que mal une échelle de corde, et Adélaïde Bracquemont, qui leur fait signe de se déhaler, monte à bord, seule, alors qu'un grain s'abat soudain, les regards lourds des marins fixés sur son vaste chapeau emplumé et ses jupes, sur sa taille fine et ses hanches riches de promesses.

Dès qu'elle a posé le pied sur le pont, un homme de haute taille, très âgé, vêtu de noir, arborant d'énormes moustaches blanches, surgit de nulle part et s'incline vers elle :

– Mes hommages, madame. Permettez-moi de me présenter : prince Zapolya. Sándor Zapolya. En voyage vers le Nouveau Monde. Eh oui, moi aussi, comme la populace, j'émigre vers des cieux plus accueillants...

Le prince, qui fait montre d'une grande courtoisie, serait un parfait homme du monde s'il ne portait sous le bras, sans paraître s'en soucier, un cadavre égorgé. Il reprend :

– Si vous daignez me suivre, c'est avec le plus grand plaisir que je vous ferais les honneurs de ce navire...

Elle sursaute, recule d'un pas, trébuchant sur un couteau de boucher. Zapolya. Engeance. Sanglante lignée. Pour eux, les humains ne sont que des esclaves, un garde-manger. Celui-là a traversé les siècles, il s'est sorti à de multiples reprises de situations périlleuses, aujourd'hui il se met en quête de nouveaux terrains de chasse et il attend avec patience l'heure de la domination finale. Elle se dit en un éclair que les Français ont eu raison de guillotiner autant de ces gens-là qu'ils l'ont pu : la guillotine est radicale pour traiter les situations V.

Mais déjà il s'avance vers elle, et maintenant il sourit – dévoilant deux énormes canines ivoirines. Pendant une seconde elle est figée de terreur. Il jette négligemment deux pas plus loin le cadavre qu'il tenait et avance encore, avec l'air satisfait du vieux dandy qui se croit irrésistible, avant de lui arracher son ombrelle – son ombrelle-épieu, il a deviné –, de la fracasser contre le bastingage et d'éclater d'un rire dément en étendant les bras pour la saisir. Sans jamais quitter Zapolya du regard, elle recule, elle ôte prestement de son chapeau la longue épingle à bouton d'aigue-marine, serre les dents et la lui plonge dans le cœur. Les lèvres de la créature s'entrouvrent sans qu'aucun son en sorte, il s'effondre, s'oblitère, semble près de tomber en poussière. Elle retire l'épingle sanglante et de sa pointe fait un signe de croix sur la chose : « *In nomine Patris, et Filii, et Spiritus Sancti.* » Elle est athée, des plus convaincues, mais les procédures doivent être respectées.

Le travail est terminé : le V. ayant achevé sa carrière, tous ces cadavres, ses victimes, ne rejoindront pas dans la mort la sinistre cohorte. Ainsi le veut la loi. Pas la loi des hommes, l'autre.

Elle soupire : elle est seule à bord de l'épave, qui selon le droit maritime lui appartient, et vaudrait bien vingt-cinq mille francs-or à la ferraille si on pouvait la remorquer. Mais de toute façon l'*Hécate* va couler sous peu. Elle ne gagnera pas un centime dans cette affaire. Elle frissonne. Il est grand temps de rejoindre le *Fringant*. Elle ferme les yeux. Elle a envie d'aller réveiller le naufragé d'une certaine façon.

Au porte-voix :

– Madame Bracquemont ! Tout va bien ? Voulez-vous du renfort ?

– C'est fini. Envoyez-moi la chaloupe en vitesse, je vous prie.

Et elle songe que décidément sa spécialité n'est pas une occupation qui rapporte.

Troisième partie

Chroniques de la CCV



Le sandwich

Le lecteur – ô lecteur bien-aimé, je te chéris à la mesure de ta rareté – n’ayant eu que des échos déformés de cette zone d’activité où la plus grande discrétion est de rigueur et prenant le plus souvent une CCV pour une Cellule citoyenne de veille, emballage bien-pensant sous lequel les autorités et leurs relais médiatiques lui présentent la chose, il est temps d’apporter un éclairage objectif, dans la mesure du possible, à cette institution mal connue.

En effet, une Cellule de crise vampires est une structure à l’organigramme et aux attributions très souples, qui se tient prête à agir ponctuellement en cas d’urgence – rappelons qu’il n’existe pas de gentils V., et que le prétendre est une illusion ou une imposture : ces créatures, qui se définissent elles-mêmes comme fondamentalement ennemies de l’humanité et visent à la soumettre dans sa totalité, sont de dangerosité variable, mais ne doivent jamais être sous-estimées.

La différence fondamentale entre une enquête criminelle classique et une enquête CCV est que cette dernière aboutit non pas à remettre à la justice les présumés V. (l’appareil légal étant inexistant), mais à traiter chaque cas avec l’opacité requise et avec les moyens appropriés, dont la Procédure usuelle (PU), ou recours à l’épieu. Étant donné les particularités des situations d’urgence, une CCV présente souvent une structure bicéphale laïque-cléricale, effacée à l’extrême mais disposant des fonds (secrets) nécessaires. En dépit des

inévitables dénis officiels (dus notamment à l'agitation stérile d'idiots associatifs qui se livrent parfois à un véritable lobbying pro-V.), toute métropole en possède une, mais il s'en rencontre aussi en zone rurale...

Par exemple, à ce jour, les effectifs de la CCV de La Nouvelle-Babylone¹ s'établissent ainsi :

Laiques : madame la Commissaire Zohra Belmançour (dépend directement du ministre); lieutenant de police Richard Perez-Romero; agent Thibault Duboucq; agent Ladurite; honorable correspondant dans le parc du Yosemite (Californie), le grizzli mâle nommé M'amour²; collaboratrices de fraîche date, noms de code Fée blonde et Fée brune; stagiaire, le scolaire Célestin (quinze ans).

Clercs : père Mathurin Keita (prêtre sénégalais, dépend directement du Vatican); père Tadeusz Hiddinko (prêtre ruthène, en désintox³ au moment où nous mettons sous presse); père Prudencio Guzman (prêtre latino-américain).

Équipe de soutien médical : centrée sur la clinique du Dr Michaël Bracquemont; Dr Byron Skoulakis, adjoint du précédent; Paternoster, détective; Hyacinthe, cuisinier africain.

Équipe de soutien juridique : M^e Mâchecou, avocat.

Conseillère scientifique : Muriel, spécialiste des chauves-souris.

Consultant : Helmut Knackfuss, universitaire.

*

Théière couverte de son petit manteau, tasses ornées de fleurs et d'oiseaux sont la seule note un peu cosy des bureaux

1. Voir *Les Canines dans le pâté*, dans la même collection.

2. Voir *Le Vampire de Wall Street*, dans la même collection.

désolants de la CCV, murs jaunes, néons, plafond soutenu par des rails, placards métalliques défraîchis, calendrier décoré de chatons... Tonnerre de chasse d'eau dans le sous-sol. Le père Mathurin Keita, d'ordinaire très vieille France, referme son bragou, les jambes écartées, en revenant dans la pièce, et il dissimule mal sa contrariété :

– D'où vient cette fuite ?

– Ah que les cabinets i fuyent pas... fait Ladurite.

– Pas une fuite au sens de la plomberie, saperlotte ! Car enfin cette affaire ne sort pas de nulle part... Duboucq, regardez-moi dans les yeux !

– Je ne répondrai même pas à cette insinuation.

– Ladurite !

– Hui mon père ?

– Ladurite, auriez-vous dans votre simplicité égaré quelque document compromettant ?

– Ben j'ai perdu une note de frais que je m'apprêtais à vous trassmettre... Pour un sandvitch pâté-cornichons. Que j'avais écrit dessus l'adresse du bureau. Au cas justement que si ça se perdait...

– Une note de frais pour un sandwich !

– Qu'y avait un supplément cornichons.

– Eh bien ça n'a pas été perdu pour tout le monde, bravo mon garçon ! Car figurez-vous, gentlemen, reprit Keita, que j'ai reçu du papier timbré et que la publicité qui pourrait s'ensuivre me contrarie fort : nous sommes assignés en contrefaçon de marque par la société CCV (Corsets, Capelines, Voilettes), une entreprise de nettoyage dont la gérante, une certaine madame Rothstein, nous réclame l'abandon de notre raison sociale et des dommages et intérêts rondelets.

– Corsets?... 'Core des fétichiss' ! fait Ladurite, l'œil égrillard.

– Grand bien leur fasse, mais là n'est pas le souci, répond Keita.

– Et dites-moi, lance Duboucq, *roth Stein*, la « pierre rouge »... rouge de sang évidemment, cela sent sa servante des V. à plein nez, non ?

– Vous êtes hors sujet.

– Pas du tout, l'indice est clair et net. Je demande à être chargé de l'enquête sur cette lououte. Moi, question Frangins de la Canine, j'ai du flair !

– Un autre jour, sapristi ! Pour ce qui nous intéresse, vous n'ignorez pas que juridiquement notre... entité possède des contours assez flous, et que nous n'entrons dans aucune catégorie définie à ce jour.

– M'avis qu'on n'est pas enfermés dans un système sclérosateur et zobsolète, balbutie Ladurite, soudain zélateur de la libre entreprise.

– Au risque de me répéter, vous me voyez, messieurs, fort agacé. Certes, nous chargerons M^e Mâchecou, notre conseil, du dossier et nous transigerons. Mâchecou – l'animal, il faut bien qu'il justifie ses honoraires – marchandera avec autant d'acharnement que dans un souk du Caire, et cette Rothstein finira par nous lâcher les roub... les mollets veux-je dire. Néanmoins, gentlemen, si un fait de ce type se reproduisait je serais amené à prendre les sanctions les plus drastiques. Ladurite !

– Hui ?

– Le thé doit être infusé. Servez, mon garçon, et songez à votre avenir...

Le coupable tente une piteuse diversion :

– Et celle du vampire marseillais qu'est accro à l'ail, vous la connaissez ?

Silence lourd et hostile.

Vivement lundi !

– Un temps de vampire, vous dis-je! Un temps à en voir sortir de partout! lance d'un ton lugubre le grand type corpulent qui a collé le nez à la vitre, serrant le poing, dans sa poche, sur une tête d'ail.

– Bah! Un temps de saison! lui répond le jeune homme fluet qui se tient à son côté.

La pluie redouble. La grisaille s'épaissit. On dirait qu'à quinze heures la nuit est en train de tomber sur cette clinique discrète perdue au fond d'un parc, à une heure de route de La Nouvelle-Babylone. Clinique quasi vide, sans guère de patients ni de personnel de garde.

– Vous savez ce qui se cache derrière ce mur, là-bas? continue le premier, en costume-cravate brunâtre.

– Un cimetière désaffecté, et alors? De la clientèle tranquille, rétorque le second, blouse blanche ouverte sur un vieux pull.

Un rictus presque douloureux tord le visage du gros :

– Tranquille? Selon vous. Parce que moi, par ce temps-là, j'entends déjà les dalles qui se soulèvent...

Une pluie glaciale fouette les fenêtres et des bourrasques secouent les grands hêtres dénudés du parc.

Tournant le dos au lit où repose la patiente, les deux hommes gardent le nez collé à la fenêtre. Le fluet est le Dr Byron Skoulakis, sous-directeur de la clinique, aux commandes en l'absence du Dr Bracquemont, le directeur,

appelé par une urgence; le gros s'appelle tout simplement Paternoster, sans prénom, et il s'honore du titre de détective de l'établissement.

– Bientôt l'heure du goûter! J'ai déjà la dent, lance Paternoster.

– Descendez donc à la cuisine. Si Hyacinthe est d'humeur, il vous fera frire une tranche de lard; et il garde toujours du rosé au frigo.

– Je préfère ne pas quitter mon poste. La consigne. Et puis nous sommes dimanche. Ça m'embêterait de le déranger...

– Je le prends sur moi. Allez casse-croûter.

Le détective pousse la porte, comme à contrecœur.

Skoulakis s'approche du lit et se penche sur la femme. Une libraire d'ancien de la métropole, entre deux âges. Visage terne, inexpressif, aux yeux clos. Lésions diverses, notamment au cou, qui ne cicatrisent pas. État léthargique.

Histoire obscure, dont il ne connaît que des fragments, car le directeur ne l'a pas réellement mis au courant. Officiellement, personne ne sait rien. En fait, Bracquemont, qui aime l'argent, flairer du louche et espère un profit quelconque, venant il ne sait d'où. Sinon, cela fait belle lurette qu'il aurait renvoyé la femme, qui n'a pas déboursé un centime à ce jour et que nul organisme ne semble disposé à prendre en charge.

Paternoster est à l'entresol, finissant son lard et buvant un verre avec Hyacinthe, le cuisinier africain, quand il entend un cri dans les étages. Il s'engouffre dans l'escalier, suivi du cuistot, et, soufflant comme un bœuf, déboule dans la chambre où gît la libraire. Skoulakis est penché à la fenêtre, il se retourne, hagard :

– Je... j'ai vu quelque chose!

- Tiens donc!
- Une ombre... titubant... dans les rafales...
- Fermez la fenêtre, voyons.

À ce moment, la libraire ouvre les yeux, des yeux absents, et gémit :

– Venez, Maître! Je vous appartiens à jamais! Je vous attends, Maître. Venez labourer votre champ!

Et elle se dresse, se cambre, pousse un cri avant de retomber sur son oreiller.

Le détective ricane de l'air du gars auquel on ne la fait pas. Le médecin, calme, prend le dossier dans une pochette plastifiée et le relit. Le cuisinier grommelle qu'il ne faut pas se frapper, qu'il s'agit d'un cas indubitable de possession par une goule, il connaît bien ça, chez lui ça ne manque pas, et forcément toute cette science énerve le médecin, qui tente en vain de le renvoyer à ses fourneaux.

Paternoster grommelle qu'il a l'impression que quelqu'un grimpe le long de la façade. Skoulakis pâlit.

Tout à coup, la fenêtre s'ouvre sous une poussée, livrant passage à un personnage à la peau tirant sur le verdâtre, vêtu d'une cape noire et dégageant une légère odeur de mois. Bien que la pluie n'ait pas cessé, il est sec. Paternoster brandit sa tête d'ail, que l'apparition écarte d'un revers de main, un sourire de mauvais aloi découvrant ses canines proéminentes :

– Laisse tomber, manant! Ton transylvania extra-strong de grande surface est éventé!

Puis, se tournant vers le lit, où la femme s'agite, il esquisse une révérence :

- Vous m'avez joué un méchant tour, madame!
- Pardonnez à votre servante, Maître: il aura suffi d'un instant d'inadvertance.
- Vous mentez, madame. La volonté de nuire est patente.

Ignorez-vous le châtement réservé à ceux qui tentent de me tromper ?

Ses canines luisent soudain.

– Comment oserais-je, Maître ? Moi qui suis toute à vous.

Le teint de la libraire s'est ravivé et ses yeux brillent d'un éclat amoureux. Pendant cet échange, les trois hommes sont restés muets, figés, pour ainsi dire aplatis contre un mur, avant que la créature à la cape s'avise de leur présence :

– Qu'avez-vous à me dévisager ? Toi, grosse panse, avec ton ail périmé, vil mécréant affublé d'un nom grotesque ! Oui, vil mécréant, car ignores-tu que seul un bon catholique pourrait me réduire à quia ? Et toi, le racho, espèce de médocastre à la noix, avec ta blouse douteuse, ça t'en bouche un coin, pas vrai ? Rends-toi utile, pour une fois, va me chercher une bolée de ce sang que tu conserves précieusement pour tes transfusions, et plus vite que ça. Pour moi aussi c'est l'heure du goûter...

– Mais je ne...

– N'as-tu pas entendu ? N'essaie pas de me dissimuler quoi que ce soit. Je lis dans vos pensées médiocres. Quant à toi, le cuistot, tu me passeras ce bol au micro-ondes, avec une pincée de sel de Guérande et une de piment d'Espelette. Idéalement, tu y hacheras un peu de ciboule. Exécution !

Dix minutes s'écoulent. La libraire est retombée dans sa prostration. Paternoster est tétanisé. Hyacinthe et Skoulakis se sont éclipsés et reviennent avec un grand bol que le personnage à la cape siffle d'un trait dans un rôle de jouissance, sans s'essuyer la bouche, un filet de sang se coagulant aux commissures de ses lèvres. Puis il grommelle :

– Honteux ! Quel siècle !

Et il disparaît par la fenêtre, rampant telle une araignée le long de la façade avant de s'évanouir dans le soir qui tombe. La pluie a cessé.

Les trois hommes se tiennent dans le couloir.

– C'en est trop. Affranchissez-moi, maintenant! intime le médecin.

– Cette femme fait partie de ce que l'on appelle les serveurs des vampires. Elle s'est fait pomper un peu trop de raisiné et elle se trouve dans un état de grande faiblesse. Elle a voulu être hospitalisée ici pour se trouver près du cimetière où réside en ce moment son maître, répond Paternoster.

– Mais... ce visiteur? Cette... personne? demande le médecin.

– Ce n'est pas une personne, c'est un vampire, un non-mort, affirme Hyacinthe d'un ton sans réplique.

– Je croyais qu'ils étaient nocturnes.

– En principe. Celui-ci est un semi; les vrais diurnes sont très rares, mais n'en sont que plus dangereux, imprévisibles... reprend Paternoster, tandis qu'Hyacinthe opine.

– Vous vous y connaissez drôlement, fait Skoulakis.

– C'est pour cela que Bracquemont nous a embauchés, souligne le cuisinier. Quand il a ouvert sa clinique, il se doutait que la proximité du cimetière pourrait provoquer certaines... interférences. Il ne vous en a jamais parlé?

Le médecin garde le silence, avant de lancer au détective:

– Mais pourquoi n'aviez-vous pas de crucifix sur vous, tout à l'heure? Il paraît que...

Le gros a un soupir essoufflé et rajuste sa cravate marron :

– Que voulez-vous, en dépit de mon patronyme, je suis un athée endurci. Alors, garder toujours des bondieuseries au fond de ma poche, ça me contrarie... L'ail me suffit.

– Au préjudice de votre mission, non? fait l'hippocrate.

– Nous allons commander des aulx de meilleure origine, lance Hyacinthe. Que ce personnage ne puisse dorénavant se gausser de nous.

Skoulakis insiste :

– En fait, moi je ne sais rien, mais je pense que cette femme a déjà parlé, non ?

Paternoster soupire une fois de plus :

– Bracquemont se fourre le doigt dans l'œil : il n'y a pas un centime à gratter dans tout cela. J'ai mes infos privées : ce vampire, riche mais radin à l'extrême, est un bibliophile, un aristo des Lumières, qui a l'éternité devant lui... Il possède l'une des plus belles bibliothèques d'hématologie des Carpates, à l'abri dans les souterrains d'un manoir qui fut jadis transformé en colonie de vacances – imaginez cette profusion de petits cous... Des collections complètes d'annales de sociétés médicales, des ouvrages d'anatomie, des raretés, des manuscrits aux illustrations très précises. Avec des préoccupations toujours assez *blutig*, forcément. Il voyage beaucoup, dans la plus grande discrétion, et il est en cheville avec des libraires dans le monde entier, un réseau qu'il tient sous sa coupe. Par exemple, cette femme a été marquée de légères morsures au cou, qui ne mettent pas le processus de transformation en route mais qui scellent la sujétion. Elle lui est totalement dévouée. Au point qu'elle ferait tout pour être saillie par le Maître. Mais lui a la libido un peu en berne, forcément, après tant de siècles...

– À moins qu'il n'ait d'autres préférences... remarque le cuisinier.

– Ce ne serait pas la première fois, rétorque Paternoster.

– Ah ! quel dimanche ! Mais revenons au fait : quelle est la raison d'un tel courroux à l'encontre de cette malheureuse ? demande le médecin.

– Un grief ridicule ! réplique le détective. Elle a oublié une vieille image de première communion dans un livre qu'elle a acquis pour lui, des croix lançant des éclairs, sur fond de Sacré-Cœur sanguinolent, ça l'a mis dans un état épouvantable, il a

failli en crever, enfin il aurait failli en crever s'il n'avait déjà été disons... quelque peu mort.

– C'était quoi, ce bouquin ?

– Une édition rare de *La Cuisine au sang*, de Corneliu Draculescu.

– Oui, j'avais remarqué son côté gastronome, fait le médecin.

– Donc il lui en veut énormément, il est déjà venu la tarabuster, et il va revenir je pense, il est persuadé que c'est un coup monté, peut-être un élément d'un complot, il est un peu parano comme tous les membres des minorités...

– Merci ! fait le cuisinier d'un ton pincé.

– Je ne disais pas cela pour vous, Hyacinthe. Mais mettez-vous à la place de ce gentleman.

(Texte paru dans l'ouvrage collectif

Le Libraire en toutes lettres, éd. la Maison bleue, 2009.)

La loi de Käsekopf

La première année, Abou al-Hoûl avait vendu environ huit mille exemplaires de son ouvrage de révélations sur la vie secrète et les perversions inouïes de lord Bargamoufle¹, l'homme d'État bien connu. Son éditeur était tout miel, et, au Salon du livre balnéaire de Saint-Marcellin-des-Cachalots, hébergé dans un quatre-étoiles doté de mobilier javanais, il fut richement nourri d'huîtres de pleine mer, de bar de ligne et de champagne rosé à la table du sénateur maire. Il jouit également de promenades postprandiales en calèche et de la conversation des femmes les plus envoûtantes du canton.

La deuxième année, son roman pourtant attendu, situé dans une île hantée par les gendelettes et racontant justement l'histoire d'un écrivain sur le retour qui ne parvenait pas à écrire son roman situé dans une île, etc., ne recueillit qu'un succès des plus limités. Comme on dit poliment, «il ne rencontra pas son public». Son deuxième éditeur, car il avait changé de crémerie, détournait le nez d'un air offusqué quand son nom était mentionné et les autrices bien roulées ne lui adressaient plus la parole. Au Week-End festif de Saint-Sigismond-le-Protrusif, il fut rétrogradé dans un deux-étoiles miteux, avec papier mural jauni, moquette tachée, télé sur bras articulé au-dessus du pucier, vue sur un parking, odeur de renfermé,

1. Y a-t-il un rapport avec le personnage du *Bestiaire secret de Lord Bargamoufle*, de Laurent Silliau et Arnaud Le Gouëfflec, Ginkgo éd.? (NdE)

sans oublier la minceur des cloisons qui ne laissait rien perdre des ronflements puissants des voisin(e)s et du tonnerre de la chasse d'eau, sans oublier les scènes de ménage matinales. Pour le nourrir, on lui délivra à contrecœur des tickets lui donnant accès à la cantine d'une école primaire (les bambins étaient en vacances), où il s'installa sur une chaise et à une table bien trop petites et où les femmes de service lui servirent à la louche un rata non identifié tandis qu'à sa table, devant un public anesthésié, pérorait un aventurier en tenue paramilitaire qui ne laissait rien ignorer de ses sponsorings ni de ses exploits. Abou al-Hoûl sympathisa pourtant, devant une carafe de rosé légal, avec un type assez louche venu de La Nouvelle-Babylone, qui se prétendait vampirologue et qu'une bonne âme lui signala comme un prêtre suspendu *a divinis* pour divers débordements, pas uniquement doctrinaux.

La troisième année, l'essai à vrai dire un peu abscons qu'Abou al-Hoûl publia sur le thème du sanglier dans l'héraldique lituanienne fut un échec fracassant. Il en vendit au mieux douze, son troisième éditeur devint franchement désagréable avec lui, et, au Festival des jeunes talents de Saint-Isidore-Ithyphalle, où on l'avait invité par erreur, on lui conseilla un camping des environs où il pouvait facilement se rendre en stop et qui pratiquait des tarifs modérés, car, situé au bord d'une rivière, il était inondé à la première averse. Notre vaillant polygraphe renonça et se joignit à un collectif de poètes maudits, qui dormaient sur des bancs – cubis de vin rouge, boîtes de ravioli froids, cartons en guise de couvertures – et fusionnèrent bientôt avec un campement de clochards avec lesquels ils avaient sympathisé – à défaut du cocktail des édiles, au moins échappaient-ils au laïus. Abou al-Hoûl était au fond du gouffre, littérairement parlant s'entend, et c'est là qu'il entendit pour la première fois, dans des hoquets, mentionner

la loi de Käsekopf: « Sur un Salon donné, le nombre d'étoiles de l'hôtel hébergeant un auteur est directement proportionnel au nombre d'exemplaires vendus par cet auteur au cours des douze derniers mois. » Il le sentait, il le savait, cette loi à la noix était primaire, idiote, mais la scientificité de l'assertion le frappa comme un coup de massue cloutée. Son dépit n'en fut que plus intense, alors qu'il était en train de pisser sa vinasse contre un mur sous les huées des commerçants, de voir passer l'hélicoptère qui emmenait son ennemi juré Boucles-d'Or, un crétin qui commettait des sagas régionalistes à succès, vers le manoir typique où l'attendaient piscine chauffée, table raffinée, limousine et créatures vénales. Car il vendait chaque épisode à plus de cent cinquante mille, le malfaisant fétide.

L'année suivante, l'infatigable Abou al-Hoûl publia à compte d'auteur un opuscule pédérastique sous pseudonyme (idylle chez les scouts: vu la rigueur morale alors de mise, il risquait l'embastillement, voire l'émascation), et, au grand jour, un traité de vie naturelle pompé chez divers auteurs anglo-saxons et scandinaves, touillé, mixé et recuisiné, qui obtint un certain succès. La barre des dix mille fut franchie dans l'euphorie, la reprise en poche était assurée. Son quatrième éditeur jouait les découvreurs et faisait grand cas de lui, tandis que les trois précédents se mordaient les doigts d'avoir laissé filer un poulain finalement si prometteur. Échappant provisoirement à l'infamie, il remonta à trois étoiles pour les festivités suivantes, et, cette année-là, la chose devint officielle, via un règlement européen: « Mmes & MM. les Auteurs sont informés qu'en ce qui concerne leur hébergement sur site la loi de Käsekopf sera dorénavant strictement appliquée. Toute réclamation donnera lieu à des poursuites. »

(Texte paru dans la revue

Rue Saint-Ambroise, n° 23, septembre 2009.)

Hydrothérapie

– Nous voici donc saisis d’une bien étrange requête, lance, pensif, le père Prudencio Guzman.

– Une première, rétorque Helmut Knackfuss, le consultant laïque. Car en général...

– Il prétend réintégrer le sein de l’Église et mourir enfin pour de bon et chrétiennement. Il exprime dans son mémoire le souhait d’« entrer dans la lumière du Père »...

– De belles paroles, si vous m’en croyez, sans doute destinées à nous abuser. N’oubliez jamais, si je puis me permettre, père Prudencio, que le recrutement est l’obsession de ces gens-là. Placez-vous dans le contexte de la secte, de la cellule terroriste.

– Il demeure qu’il nous a fait parvenir une confession détaillée, une trentaine de feuillets, pour le moins étonnante, avec des détails qui donnent le frisson. De très jeunes victimes, des deux sexes...

– Mais pour la Canine ou pour la gaudriole? s’enquiert Helmut, pragmatique, tandis que le curé lève les yeux au ciel:

– Je ne suis pas autorisé à...

– En quelle langue, cette confession? coupe le laïque, auquel son contrat autorise bien des indiscretions.

– En roumain, avec des magyarismes, des germanismes et même quelques turcismes, et partiellement en latin, répond Prudencio, qui reprend:

– Une fois chez nous, il s’est constitué prisonnier auprès du

service de sécurité de la Congrégation, en précisant les précautions à prendre le concernant. Renforcées.

Les deux hommes sont debout sur le bord de la piscine, vêtus de gris clair, la seule différence étant que l'un porte un col romain et l'autre un col ouvert. La clim' ventile une odeur de chlore. La piscine glougloute à la lumière des néons, le carrelage blanc et bleu renvoyant une sinistre parodie de clarté méditerranéenne. On se trouve au niveau moins sept, sous les parkings, sans date, sans heure, loin des fâcheux, même si un train régional passe tous les quarts d'heure loin dessous.

Le requérant fait son entrée, entravé, encadré par des gros bras en slip de bain et tee-shirt aux armes de saint Pierre, qui jettent des regards furieux alentour: la créature est de sexe masculin, de haute taille, très maigre, vêtue d'un habit de soie couleur de framboise, de bas de soie et de souliers à boucles. Une cape noire flotte sur ses épaules. Ses yeux sont clos, sa tête pend sur sa poitrine et un filet de bave s'écoule de la commissure de ses lèvres. Bave d'un vert quasi phosphorescent. Il râle. Une incontestable émotion tend sa culotte.

– Rappelez-moi son nom, fait le consultant.

– Nistor Zamfirescu à en croire son pass'; se prétend descendant de Vlad Tepeș *himself*.

– Il porte beau; je reconnais la distinction de la corporation.

Au plafond, des projecteurs blancs s'allument. Les gros bras enchaînent le V., comme si on s'apprêtait à l'écarteler, et le placent, sur un matelas gonflable, au centre de la piscine. À demi plongé dans l'eau, il serre les dents, dissimulant ses admirables canines. Comme dans une salle d'opération, de nouveaux projecteurs sont allumés et braqués, blancs, hostiles, sur Zamfirescu. Silence palpable.

Puis Prudencio s'avance sur le bord de la piscine. On croit

entendre vibrer le béton au passage du train. La créature grince des dents. L'odeur de chlore s'intensifie. Le prêtre hésite; finalement il lève la main droite et en un geste routinier bénit l'eau, qui à cet instant exact se met à bouillonner violemment tandis qu'en jaillissent des éclairs d'un bleu électrique et que tous les assistants sont frappés de stupeur. Le requérant se débat comme un forcené, hurle et blasphème, tente de briser ses chaînes. Ses yeux sont exorbités, il n'est qu'une éruption de haine tressautant et haletant dans cette eau soudain bénite par l'ennemi, hurlant à la vue de cet infâme crucifix de bois que Prudencio, courageux mais pas téméraire, ayant reculé de deux pas en arrière, tend en sa direction. Sa force paraît invincible et les assistants craignent qu'il ne parvienne à se libérer, déchaînant alors toutes les forces de destruction qu'il maîtrise. Car sa supplique, sa putative libération, cette entrée demandée dans la lumière du Père, est une chose, et la réalité, une autre. Heureusement, les pseudo-maîtres nageurs sont toujours là en cas de besoin.

– C'est pire qu'un exercice d'évacuation pour une alarme, il y en a pour des siècles, quel clystère! Si nous allions prendre un verre, père Prudencio?

– Bien volontiers. Que propose cette buvette?

– Des vins de colique, des bières de flatulence, des calvas génocideurs et des visques de céphalée. Mais la vodka qu'ils gardent au congélo est acceptable.

– *¡Bueno, vamos!*

Une demi-heure plus tard, lorsque les deux hommes sortent de la buvette, les oreilles rouges – car la vodka, de la SOS lettonne, tout un programme, a tenu ses promesses –, le personnage à la cape est toujours à demi immergé, hurlant, quoique peut-être un peu moins fort. Quant aux deux vampirologues ou soi-disant, ils ressassent :

– Ne nous laissons pas impressionner. Ils n'ont pas de sang si ce n'est celui dont ils se nourrissent. Leur cœur ne bat pas. Ils ne sont que poussière, poussière promise à la géhenne, et jamais ils ne trouveront le repos, assène Helmut. Les textes sont formels. Ce dossier est pourri. Vous vous êtes fait enfumer.

– Mais cependant, nous avons le devoir de tenter quelque chose, une procédure hors normes, si vous voulez, répond le prêtre.

– Je vous vois venir : une âme à sauver est toujours bonne à prendre. Vous êtes incorrigibles.

– Parlez. Vous allez voir.

Helmut avale sa salive :

– À vous dire le vrai, je ne suis guère rassuré, et pourtant je me croyais blindé. Nous aurions dû mander le père Hiddinko, ne croyez-vous pas ? C'eût été l'homme de la situation, il est d'une efficacité redoutable.

– Hiddinko est en *rehab*.

– Plaît-il ?

– En désintox', si vous préférez, lance Prudencio, coupant. La SOS, justement.

L'eau chlorée continue de faire des bulles où jouent des lueurs bleues. Un groupe de nonnes s'est avancé, faces revêches, rudes sandales et jupes grisâtres, s'appêtant à entonner un cantique destiné à hâter le salut du malheureux, mais Prudencio, d'un geste, leur demande de garder le silence. Car à leur vue Zamfirescu, toujours sur son matelas, se cambrant dans ses chaînes, se met à hurler en bon italien des obscénités – fellatrices et sodomites, car les voies de nature semblent lui être en horreur – et elles battent en retraite sans lambiner.

Sur le bord de la piscine, les gros bras ont l'air de plus en plus contrariés. L'un d'eux allume un cigare sous la pancarte interdisant de fumer.

Helmut :

– Avait-il l'air sincère dans sa confession? Ne vous tendait-il pas plutôt un piège de sa façon? Car ces créatures sont à proprement parler diaboliques.

Prudencio, reculant encore d'un pas alors que Zamfirescu claque des mâchoires en le dévisageant :

– À qui le dites-vous? Oui, il semblait sincère, des interrogatoires ultérieurs l'ont confirmé. En confidence, nous l'avons même passé au sérum de vérité.

– Pourtant la damnation, dans son cas, est inévitable, irrémédiable.

– Vous sous-estimez la puissance de la grâce, mon cher, répond Prudencio, très curé.

– Je ne sous-estime rien, mais je me fie par-dessus tout au bon vieux coup d'épieu.

– Voyons quel sera l'effet de la noyade dans l'eau bénite...

Car maintenant, à l'aide d'une gaffe, l'un des gros bras, fusillant les deux hommes du regard, fait glisser le matelas de sous le corps de Zamfirescu, et celui-ci, alors qu'on donne du mou à ses chaînes, s'enfonce lentement dans l'eau, et, après quelques soubresauts désespérés, s'immobilise.

– Maintenant? demande Helmut, prêt à aller chercher son matériel.

– Je souhaiterais éviter ce... choix, réplique Prudencio. Je voudrais gagner cette âme en douceur, conformément aux instructions que j'ai reçues.

– Parce que c'est doux, la noyade?

– Vous ne me comprenez pas. Voyez, il est de nouveau en catalepsie. On va le ramener à son cercueil, dans la chambre forte, et on va aviser.

Helmut :

– Qui sommes-nous pour nous comporter ainsi? Nous le torturons! Nous sommes pires que lui!

– Je vous en prie, n'aggravez pas le côté pénible de la situation.

– Je vous le répète, père Prudencio, nous nous comportons comme des pervers dignes de l'Inquisition, à ainsi tourmenter ce misérable pour lequel il n'est point d'échappatoire. «Dans la lumière du Père», quelle ironie cruelle! Car c'est dans les ténèbres que nous le précipitons, et nous avec lui, c'est dans les ténèbres les plus opaques que nous nous enfonçons! Pour cette malheureuse créature, je ne sais, mais pour nous, j'en suis maintenant convaincu, tant de cruauté et d'acharnement ne nous mèneront qu'à la géhenne!

Prudencio baisse la tête :

– Pourtant, les ordres reçus...

– La hiérarchie a botté en touche devant un cas ingérable. Ne comprenez-vous pas que nous sommes enfermés dans ce dilemme? Soit nous le relâchons et il reviendra, commettant sûrement au passage pas mal de méfaits, dans sa vaine espérance du salut...

– Il n'est point de vaine espérance du salut. Le Christ est mort pour chacun de nous...

– Mais je me tue à vous dire qu'il est trop tard! Celui-ci est déjà damné! Nous entraînant à sa suite!

– Non! Espérez!

– Il reviendra, plus blasphémateur encore, car nous ne pouvons rien pour lui. Soit nous le... dépêchons, sans tarder, et il cessera de tourmenter les vivants. Sans pour autant échapper à la damnation. Et nous non plus.

Prudencio devient livide et adresse un geste au plus proche des costauds :

– Sortez-le de l'eau et défaites ses chaînes.

Renfrognés, les gros bras obtempèrent et la forme sombre s'égoutte sur le carrelage, bougeant soudain. Helmut :

– Voyez : il reprend déjà conscience. Il n’y a pas plus résistant que cette engeance. Nous aurions dû...

Le prêtre continue :

– Maintenant, ramenez-le dans son... local.

Mais les costauds changent soudain d’attitude. Pour la première fois, ils ouvrent la bouche et lancent :

– Ta gueule, sale ratichon ! Et toi, collabo de merde, ne bouge pas, ou on t’éclate la tronche. Nous n’avons que trop attendu, trop toléré les infinies souffrances infligées au Maître.

Zamfirescu ouvre les yeux, haletant. Guzman et Knackfuss sont de pierre. L’un des costauds s’avance :

– Vos serviteurs ont attendu le dernier moment pour oser agir à l’encontre de votre volonté, Maître, et vous sortir de ce traquenard.

– Je vous en remercie, fait le V. d’une voix rauque et à peine audible. Il n’y a rien à attendre de ces gens-là, que le pire. Leur Dieu n’est que fariboles, un conte de nourrice. Seul existe le pouvoir de la ténèbre, la toute-puissance de la nuit. Maintenant, emmenez-moi loin d’ici.

– Nous allons plomber le cercueil et un véhicule attend vos ordres, Maître. Et vous, les deux connards, pas un geste ! À la niche !

Puis les maîtres nageurs disparaissent, soutenant Zamfirescu, qui laisse une traînée d’eau derrière lui.

Long silence sur le bord de la piscine. Un train gronde très loin.

– Qui a embauché ces gaillards ? fait le consultant d’un ton faussement dégagé. Bravo !

– Eh bien, c’est-à-dire que, pour des raisons budgétaires et de développement des synergies, le recrutement du personnel de sécurité avait été externalisé.

GR 38

Muriel, la conseillère ès chauves-souris, est, depuis leur retour de Californie¹, la petite amie officielle du père Mathurin Keita, à qui sa hiérarchie ne cherche pas noise sur sa vie personnelle tant qu'il est efficace côté CCV, et il l'est. En principe de passage à Babylone pour on ne sait quelle « expertise », logée dans l'immeuble même où l'archevêché met à la disposition de Keita un appartement de fonction pour le moins confortable, elle habite en fait avec lui.

Cette nuit-là, elle est réveillée au milieu de la nuit par un cauchemar – un vieux Dracula en soutane la poursuit, elle a les jambes molles, elle est incapable de crier, la chose la rattrape –, elle et Keita refont l'amour, et alors lui se dit brièvement qu'avoir une petite amie qui a la moitié, en fait pas loin du tiers, de votre âge vous met parfois un peu à l'épreuve, puis ils boivent un verre d'eau. Vêtue d'un pyjama à lui bien trop grand – Muriel est une blondinette dodue –, elle s'approche de la fenêtre et soulève un peu le rideau. Nuit de pluie et de vent, réverbères orange, sirènes au loin, passage d'une barge aux puissants projecteurs, solitudes de la mégapole. Elle chuchote :

– Au moins, question V., on est tranquilles en ce moment...

Il la prend dans ses bras, l'étreint et lui désigne un tourbillon de brouillard qui semble voler en direction de leur

1. Voir *Le Vampire de Wall Street*, dans la même collection.

fenêtre. Infime au départ, mais épaississant et prenant de la force de seconde en seconde :

– Regarde ça. C'est disons pour le moins une *présence*. Et pas bénéfique du tout. On n'est jamais tranquille. Il ne faut jamais baisser la garde, ma chérie.

Elle frissonne, se dégage, puis éclate de rire, un rire un peu faux :

– Tu exagères, Mathurin !

– Tu veux voir ?

Il sort d'un tiroir un Smith & Wesson .38.

– Tu es fou !

Il visse un silencieux, ouvre la fenêtre et tire une balle en direction de la base du tourbillon, qui vacille et disparaît.

– Tu aurais pu blesser quelqu'un.

– D'abord, je sais m'en servir ; ensuite, ce sont des balles à l'ail.

– Tu te moques de moi.

– Pas du tout : invention récente de Célestin, notre stagiaire. Brevet en cours de dépôt. Fabrication artisanale pour le moment, bien sûr.

– Mais c'est un enfant !

– Il va avoir seize ans et se révèle un élément extrêmement prometteur. Il va être émancipé et nous allons l'embaucher. Bien sûr, ses parents ne comprennent pas, ils sont morts d'angoisse.

– Mets-toi à leur place.

– Je ne suis pas à leur place, justement, fait froidement Keita, je suis en position de recruteur. Et nous le voulons.

– Nous ?

– La CCV. Regarde les choses en face : nous sommes sa nouvelle famille, désormais.

– Tu exagères. Confondre entreprise et famille, tu es grave !

– Nous ne sommes pas une entreprise, ma chérie. Nous sommes une... *entité*, qui n'existe même pas, pour tout simplifier.

– Vous êtes des monstres, répond-elle en le regardant d'un drôle d'air.

– Mais non. Toujours est-il qu'il a mis au point ces balles à capsule aillée, GB 38, pour Garlic Bullet calibre 38 – le brevet a été déposé à son nom. Mais il veut faire mieux et travaille à un flingue approprié à nos tâches, le GR 38, Garlic Rifle, rien à voir avec un chemin qui serpenterait dans la lande...

– Il a l'air d'un gros bébé!

– Ne t'y fie pas. Il est très dégourdi. Je suppose qu'une des Fées l'a déniaisé, car elles sont... assez coquines, et il se montre déjà passablement excentrique. Tu sais qu'il dispose d'un studio dans cet immeuble? Par parenthèse, tu crois que ses parents pourraient lui payer un studio? Et évidemment il a libre accès au labo.

– Tu es en train de devenir franchement déplaisant. Et alors?

– Il dort dans un cercueil...

– Sarah Bernhardt aussi dormait dans un cercueil, pour se donner un genre. Tout le monde dort dans un cercueil! Qu'est-ce que ça prouve?

– Mais lui ce n'est pas pour se donner un genre. Il est dans le vécu, une tête d'ail autour du cou, un épieu à la main, et il brûle de se voir confier sa première mission hors simulation. Ça, ce sera avec moi. Parce qu'avec les restrictions budgétaires fini de déléguer à tous crins. Les mains dans le cambouis, comme tout le monde!

– Tu détournes la conversation.

– Mais non! Bien sûr, il continue sa scolarité, vise la criminologie, étudie notamment le roumain et le hongrois. Il est

parti pour un cursus très long, qui passera forcément par le Vatican...

– Le Vatican? Ces enfoirés qui couvrent tout un tas de saloperies? Même avec des mômes... comme lui!

– Ne mélange pas tout. Ceux dont tu parles, tu devines mon opinion à leur sujet. Mais nous, nous sommes des hommes de l'urgence, des troupes de choc, confrontés au pire, tu l'as bien vu en Californie, non?

Muriel hoche la tête. D'un certain point de vue, Mathurin lui apparaît de plus en plus comme un technocrate cynique; d'un autre, elle a vraiment l'impression d'être tombée dans un asile de fous.

Insoumission

Un déplacement loin de Babylone, pour un cas épineux. Keita et Célestin, dont c'est le baptême du feu. On a signalé quelques excès du côté du cimetière familial de la famille Hrvatsko, loin à l'est, près du château de Z. : visiteurs molestés à la tombée de la nuit, gardien mordu, rixes... Tout cela à proximité de la tombe d'une certaine Eugenia Hrvatska (1820-1836), fille du comte Traian Hrvatsko et de la comtesse Roxana, née Draculescu, morte de la tuberculose au sortir de l'enfance... Étrange, car, même avec une lourde hérédité V., on n'est pas en présence d'un profil turbulent.

Quand ils ont fini de dévisser le couvercle et qu'ils le soulèvent avec précaution, la nuit est tombée d'un coup, et le prêtre africain et l'apprenti sursautent. À la place de l'adolescente attendue, une vieille femme malpropre «repose» là, borgnesse et unijambiste – car sa longue jupe bariolée est relevée et elle exhibe son moignon –, dont le sourire repoussant laisse entrevoir deux canines noircies esseulées dans une bouche édentée. Une voix coassante se fait entendre :

– Quelle surprise, hein, mes mignons, de me découvrir là à la place de la pucelle languide dont vous pensiez vous débarrasser d'un coup de votre sale machin. Désolé de vous décevoir : j'étais à la rue, et les ossements d'Eugenia sont partis à la fosse commune depuis longtemps! Eh oui, chacun son tour, les misérables ne peuvent être piétinés pour l'éternité.

Célestin balbutie une phrase qu'elle est seule à entendre.

– Bien sûr que je parle français, gamin. Les Balkans sont une citadelle de la francophonie, l'ignorez-vous, bande de ploucs? Et puis à Babylone j'ai vécu en banlieue nord, j'ai dit la bonne aventure, rempaillé des chaises, vendu de la ferraille, fait la manche avec un bébé crevard, excellent stage pratique. Ça vous cloue le bec, hein!

Célestin est paralysé. Keita, l'air coincé, commence mine de rien à ouvrir son sac de plage.

– Pas de ça, toi, le curé! Car je vous préviens, j'en ai saigné des plus flambards que vous, sans barouf, et vous aurez fort à faire avec moi: je bouffe de l'ail tous les soirs pour mon petit déj', je fais pas ma princesse et j'ai rien à foutre des miroirs, je suis bonne chrétienne et la croix ne me fait pas peur... Et si je me lavais ce serait à l'eau bénite. Je suis indestructible.

Keita sait qu'elle bluffe. Il existe *toujours* une faille.

– Je lis dans tes pensées, connard!

Oui, elle bluffe. Il sait: le pal et le feu. Mais ça ne s'improvise pas. Et le procédé n'est pas discret. Les V., qui grouillent dans le coin, ne doivent pas manquer de serviteurs enclins à prendre leur défense...

– Inutile de dégainer ton épieu à la con, je porte un gilet pare-balles spécial flicaille, du solide. Mais vous pouvez dégainer autre chose, car voici bien un siècle que je n'ai pas fait la bête à deux dos et rien que de vous voir ça me réchauffe la chatte. Parce que la vieille Adriana, elle en a épongé plus que vous ne sauriez en compter!

Et, avec des va-et-vient obscènes de la langue, elle tire sa jupe très haut, dévoilant un gouffre broussailleux. Célestin et Keita reculent.

– Approche, mon mignon, toi je parie que tu es encore puceau, je vais te faire découvrir la vie. Et toi, le black, t'es

encore pas mal pour ton âge, je suppose que tu en as une belle. Ça vous dirait de me sandwicher, les gars? Et pas pour un quick, hein, on a tout notre temps, on sera pas dérangés, je vous ferai mes spécialités...

Sa bouche noire s'ouvre et elle éclate d'un rire qui vient du tréfonds des enfers. Les deux vampirologues reculent encore, jusqu'à avoir le dos contre le mur de la chapelle.

– Ah, vous faites les dégoûtés! Pourtant, certains beaux messieurs paieraient cher pour ce que je vous propose à l'œil. Le moignon, ça fait du chiffre! Et l'expérience, ça n'a pas de prix! Non? Petit con, tu préfères te faire emmancher par le corbac? Vous me vexez. Une femme déteste être dédaignée. Vous le regretterez, je vous le garantis. Lâche ton épieu, toi, je te dis. Foutez-moi la paix maintenant, allez cassez-vous! Et quand vous reviendrez pour me faire la peau, bonne chance, bande de minables!

Boudin trompeur

La traque suit son cours, routinière. Le ciel passe du gris-blanc au bleu et au gris acier en quelques minutes, plus bas la mer change de reflets, à des ondées succèdent de belles éclaircies, le vent hérissé l'herbe de la prairie. On ne sait plus si on est en mars ou en octobre.

Milieu de semaine. Thibault Duboucq dans l'accomplissement d'une mission de routine – identification d'un suspect, confirmation de son activité, mesures appropriées.

Il a pris en filature son client, en apparence un inoffensif bonhomme – ce sont les pires, surtout dans la variante diurne! –, au matin, alors qu'il sortait de son domicile. Le type a fait un crochet par un cimetière, et Duboucq l'a bien repéré, semblant en embuscade devant une colonne tronquée, puis ils ont emprunté la route côtière, le limier cheminant cinquante mètres derrière sa cible.

Le chasseur relit une fois encore le mémo qu'il a établi.

« Parents. Décédés depuis longtemps. Caveau intact, poussière et lichens sans empreintes. Possibilité d'hérédité V.: faible.

» Pas d'enfants.

» Ex-femme. Une blonde un peu molle, avenante, qui travaille dans une officine de toilettage de chiens; très forte poitrine – lauréate d'un *wet tee-shit contest* régional voici cinq ans. Après examen attentif du sujet et du dossier photo (le *contest*), pas de traces visibles de morsures au cou; possible plus

bas. Éventualité servante V. ou simple “garde-manger”. Refuse de parler de son ex-mari.

» Pas d’amis connus. Pas de relation féminine (ni masculine) connue.

» Environnement professionnel. Ses collègues de la sous-préfecture, où il est commis aux écritures, le décrivent comme taciturne, hautain et sentant un peu le mois. Préférences V. plausibles.»

Pour tirer les vers du nez des collègues, il a prétexté un audit social, vaste foutoir où il est très facile de s’installer dans un bureau vide et de convoquer un par un des gens trop contents de médire des autres. Pour l’ex-femme, il a tenté de l’interroger sous prétexte d’établir un devis pour une meute et pense ne pas avoir attiré l’attention, bien qu’il ait maté comme un maniaque les gros nibards emplissant la blouse.

Le bonhomme pose culotte dans l’herbe haute d’un pré. Pousant en grimaçant, il semble constipé – Duboucq l’observe aux jumelles. Cinq minutes plus tard, après que l’autre s’est éloigné, le traqueur examine avec attention le boudin fécal, dur, d’un rouge sombre qui trahit à l’évidence une diète à dominante sanguine; à l’aide d’un bâtonnet de crème glacée qu’il retrouve au fond de sa poche, il en prélève un fragment qu’il enferme dans un petit tube étanche puis dans une enveloppe préaffranchie, mise au courrier à l’intention du labo dès qu’il trouve une boîte aux lettres. De toute façon sa conviction est faite. Sur la photo qu’il a longuement examinée, d’ailleurs, le gratte-papier a une tronche blafarde et hautaine, typique de la confrérie, des canines caractéristiques, sans parler de son allure de dégénéré – un rejeton de la grande bourgeoisie tombé dans la panade et réduit à des basses besognes administratives, un fils d’industriel, déchu, il suffit de voir son blazer dont l’écusson armorié, à moitié décousu, pend.

Le type se tient maintenant sur le bord de la falaise et inspire profondément l'air supposé vivifiant du large. Duboucq soupèse sa canne-épieu et s'approche à pas de loup. Coup d'œil panoramique, personne. Bord de falaise assez friable, d'ailleurs des pancartes mettent les promeneurs en garde. Sur une impulsion, le chasseur décide d'agir en négligeant la procédure habituelle; il laisse de côté sa canne et d'une poussée vigoureuse précipite en bas de la falaise son suspect, qui lance un cri d'épouvante vite couvert par le bruit des vagues et le vent.

La mer monte, le corps écrabouillé contre les rochers sera sûrement méconnaissable quand on le retrouvera, si on le retrouve jamais. S'il disparaît, disloqué, la garantie de son non-retour est aussi certaine qu'avec les méthodes usuelles. Et puis cela introduit un peu de variété dans la monotonie des missions.

Il envoie un SMS victorieux au père Mathurin Keita, son supérieur hiérarchique, et marche encore plusieurs kilomètres, jusqu'à la prochaine station balnéaire, une petite ville où il déguste de bon appétit un plateau de fruits de mer avant de s'endormir du sommeil du juste entre les draps glacés d'un modeste établissement providentiellement ouvert hors saison.

Le lendemain matin, un SMS de Keita lui demande de l'appeler sans délai à un certain numéro. Il obtempère.

Oublieux de la réserve que lui impose son sacerdoce, le prêtre africain dissimule mal sa fureur: la cible n'était nullement un V., il s'agissait d'une fausse piste, ce dont Duboucq aurait dû s'apercevoir dès le début, au lieu de se conduire comme un vulgaire assassin et non comme un vampirologue digne de ce nom. Duboucq tente de faire valoir que le maudit scribe se tenait fort imprudemment au bord d'une falaise très friable et qu'il s'agissait *à peu de chose près* d'un accident, ce

qui redouble l'ire de Keita, lequel déclare qu'il le chassera de la cellule au prochain exploit de même farine, et que de toute façon, si cette vilaine affaire vient au jour, on ne le couvrira nullement mais on laissera le bras séculier s'abattre sur lui. Duboucq, qui s'était montré sûr de son affaire, a des sueurs froides quand son interlocuteur lui apprend que l'examen du labo a révélé que les selles prétendument gorgées de sang doivent en fait leur couleur rouge à des betteraves!

Un point de déontologie

Rapport de : agent Thibault Duboucq.

À : commissaire Z. Belmançour.

Copie : père M. Keita.

Objet : surveillance et protection de la collaboratrice
nom de code Fée brune.

Niveau de confidentialité : maximal.

Rappelons que la Fée brune a été chargée d'une mission de reconnaissance préliminaire, à la tombée de la nuit (période où notre clientèle s'éveille), dans l'église abandonnée abritant le cercueil qui nous préoccupe (Jocelyn de La Piève, issu d'une célèbre lignée de V., branche catholique de la famille), afin de déterminer si une activité suspecte quelconque y est décelable et de mesurer le niveau de risque et les mesures à recommander. Il est à noter que, contrairement à la réglementation et aux usages, ce cercueil repose non dans un caveau ou une crypte, mais à même les dalles d'une chapelle latérale.

Je l'avais suivie en toute discrétion, sans nulle difficulté. Le soleil couchant flamboyait à travers les vitraux et la chaleur de cette belle journée d'août se faisait encore sentir, même en ce lieu d'ordinaire frisquet. Quand la jeune femme enleva le long imperméable qu'elle portait, je crus d'abord qu'elle ne voulait que se mettre à l'aise.

C'est à ce moment, alors que les derniers rayons s'éteignaient et que l'obscurité s'étendait dans l'église, que le couvercle du cercueil grinça avant de se soulever. Je distinguai un personnage, très clairement un V., dans la tenue habituelle de la confrérie – jaquette, chemise à jabot, culotte, bas de soie, souliers à boucle –, solidement attaché : son front était étroitement maintenu par un bandeau d'acier qui l'enserrait, il était menotté et ses jambes semblaient également maintenues.

L'obscurité tombait très vite. J'étais dissimulé dans une tribune qui les surplombait – je la voyais de côté, presque de dos, mais suffisamment tout de même. J'empoignai mes jumelles à infrarouge. Le personnage avait-il les yeux ouverts ? Je ne sais, toujours est-il qu'il mâchonnait un morceau de cuir (toujours cette exaspérante *masticatio mortuorum*). La jeune femme s'approcha très lentement, comme fascinée. Elle alluma deux gros cierges qui se trouvaient de part et d'autre, dans de hauts candélabres, et qui d'ailleurs n'éclairaient rien, puis elle enleva sa robe légère – une petite robe rouge qui par parenthèse lui va à ravir –, sous laquelle elle portait une nuisette translucide qui ne laissait rien ignorer de ses charmes – car, si certains la décrivent comme « anguleuse », permettez-moi d'assurer qu'il n'en est rien –, et se pencha au-dessus du cercueil. Dans le plus profond silence, elle écarta légèrement les pans de la chemise et caressa du bout des doigts la peau sous le jabot, à l'emplacement d'un cœur qui ne battait plus, puis elle défit les trois minuscules boutons de nacre qui fermaient la culotte de la créature et dégagea son membre, qui, bien que d'apparence peu engageante, verdâtre à vrai dire, était dans un état de tumescence incontestable. Je dois à la vérité d'ajouter que notre collaboratrice, après un bref préambule buccal – la créature, les dents serrées sur son bout de cuir, râla comme un animal –, utilisa une burette de mécanicien pour oindre de

quelques gouttes d'huile la verge parcheminée, avant d'enjamber le bord du cercueil, qui est spacieux, et de s'accroupir au-dessus de notre « patient » présumé. Vous devinez la suite. Pour le dissimuler à la vue de La Piève, elle prit soin, d'une pichenette, d'envoyer par-dessus son épaule le minuscule crucifix d'or qu'elle porte au cou, plus précisément entre les seins. Très vite, fatiguée sans doute du masque mâchouillant, elle lança un vêtement – son imperméable, je crois – sur le visage convulsé, le dissimulant à sa vue. Puis elle se retourna, le chevauchant toujours, croisant les bras au-dessus de sa tête dans un abandon charmant, et offrit alors à mes regards son corps délicieux, petits seins érigés, fines cuisses musclées, hanches qui besognaient, toison de nuit. La scène eût été digne de la caméra d'un maître, un Murnau, mieux encore un Dreyer qui se fût départi de son habituelle froideur pour filmer ce qui ressemblait à une scène de possession. Bien sûr, je ne jugeai pas utile d'intervenir – elle ne courait aucun risque immédiat – et je dois avouer que j'enviais le V., vieux saligaud, il prenait du bon temps. Elle jouit assez rapidement, en silence mais avec intensité autant que je pus en juger, avant de bisser, la coquine. Au vrai, elle avait l'air parfaitement détaché, nulle possession là-dedans, même si la fascination morbide était incontestable : elle utilisait la chose sans aucun état d'âme, tel un godemiché, un *sex toy* comme on dit de nos jours, et j'eus l'impression que ce n'était pas la première fois, mais non sans danger toutefois, car on sait que ces créatures peuvent déployer une force étonnante et se rire de tous liens. Quant à lui, je ne sais s'il déchargea, il ne me semble pas – peut-être, nul fluide d'aucune sorte ne circulant dans son organisme, à part bien sûr le sang qu'il ingère quand l'occasion se présente, peut-être bande-t-il pour l'éternité sans pouvoir jamais conclure...

Puis elle sortit du cercueil, qu'elle referma avec le plus grand soin après avoir vérifié le bandeau d'acier, les menottes et les liens, se rhabilla, souffla les cierges et se dirigea vers la porte.

Il faut souligner le fait que notre collaboratrice a pris des risques considérables, en outrepassant quelque peu les limites de sa mission, avec confirmation claire et nette d'un risque d'activité V., ce risque se trouvant, comme vous l'avez vu, pour l'instant neutralisé. Je me permets de suggérer d'attendre le rapport de la Fée brune avant de réfléchir à la suite, que je laisse bien sûr à votre initiative.

*

Rapport de : nom de code Fée brune.

À : commissaire Z. Belmançour.

Copie : père M. Keita.

Objet : enquête J. de La P.

Niveau de confidentialité : maximal.

L'enquête est conclue, puisqu'il est patent que notre sujet est de la «secte» que nous savons – à vous de décider des mesures appropriées, puisque nous n'ignorons pas que dans ce domaine nulle neutralisation n'est définitive avant la mise en œuvre de la Procédure usuelle autorisée. Et J. de La P. conserve un potentiel élevé, puisque, la seule fois où je lui ai enlevé de la bouche ce morceau de cuir qu'il mâche sans cesse, il m'a supplié de lui ôter ce bandeau d'acier qui le torture – il m'aurait alors saignée sur-le-champ.

J'avoue très volontiers, mue par une pulsion soudaine, m'être accordé une fredaine sur cet Un-Dead, abusant de sa *rigor mortis* (je rappelle que, bien qu'ils soient déconseillés,

rien dans notre code de conduite ne prohibe clairement les rapports charnels avec les personnes à préférence V.), mais vous devrez demander à D. de se montrer plus discret à l'avenir : quand il me suivait il était repérable à un kilomètre, dans la tribune où il se croyait bien dissimulé on ne voyait que lui, et en m'observant au moyen de ses jumelles à infrarouge il s'est livré avec frénésie à des manœuvres autoérotiques, ce qui n'est pas faire montre, vous me l'accorderez, de *gentlemantly behaviour*.

Fleurs d'oranger

Un cas de routine qui leur a été signalé – témoin fiable : un certain Arsène Goüin, du ministère des Mœurs – dans un cimetière des environs, dalle soulevée, tapage nocturne, mais nulle agression dans le quartier. Il y a pourtant forcément anguille sous roche. Et il s'agit même d'un cas un peu délicat : une jeune femme morte le jour de ses nocés.

Lundi midi, journée de neige, personne. Keita débarque, escorté de Célestin – le stagiaire sèche les cours, mais on lui a fait un mot –, qui brûle de faire enfin ses preuves¹ ; le jeune homme porte le sac de plage contenant le matériel. Il a répété tous les gestes.

Keita et Célestin ouvrent le cercueil sans aucune difficulté. Le couvercle est étrangement léger. Odeur de bois frais et de tissu neuf. Une jeune femme, très belle, le visage fin, le teint frais, aucune trace de corruption ; le renflement caractéristique de la lèvre est à peine visible. Elle est vêtue d'une robe de mariée boutonnée par-devant, couronnée de fleurs d'oranger, porte de mignons souliers de tissu, blancs aussi, et des bas de soie également blancs. Célestin est bouche bée, il serre le sac de plage contre lui. Keita, qui veut être sûr de son fait avant d'opérer, pose la main contre la poitrine glacée de la jeune femme. Alors la créature entrouvre des yeux bleus, purs, qui lancent parfois un éclair rouge il est vrai, et parle d'une voix basse :

1. Voir « Insoumission », page 82.

– Vous êtes enfin venus! Vous voici, auréolés de cette neige virginale... Mais ouvrez un peu cette robe, mon père, ne craignez rien, je ne suis pas frileuse... À moins que ce charmant jeune homme ne préfère s'en charger...

Keita défait une demi-douzaine de boutons et découvre une poitrine menue, à peine esquissée...

La voix basse se fait un peu rauque :

– Mais poursuivez... Vous en brûlez d'envie. Allez, je n'ai rien à vous cacher... Ensuite je serai toute à vous...

Célestin ne respire plus – il n'a tout de même que quinze ans, voici qui le change des tripotages de collègue. Keita finit d'ouvrir la robe. Les bas blancs, sans attache, remontent très haut sur la cuisse, le corps est totalement glabre, mais la surprise est sans conteste une verge, au repos, qui en est l'ornement.

– Ne feignez pas l'étonnement. Vous le saviez depuis que vous avez soulevé le couvercle. Peut-être avant. C'est la force indomptable du désir qui vous a amenés ici, ne le niez pas.

Les deux vampirologues, le confirmé et le débutant, en ont le souffle coupé.

– Je suis votre épousee, celle qui vous attend depuis longtemps, et vous êtes enfin là, mus par l'invincible puissance de la ténèbre! Tout est dit d'emblée, messieurs. Je lis dans vos regards que vous vous damneriez pour ma beauté immarcescible. Reboutonnez maintenant ma robe, voulez-vous, mon père, un peu de tenue enfin, merci, vous avez les doigts très doux, et maintenant vous allez refermer cette... boîte, vous allez rayer son emplacement de votre méchante liste, et puis, pour m'obliger, vous rédigerez un rapport concis où vous signalerez que «la cible a été neutralisée», comme vous le dites avec tant de brutalité, oui, je connais votre style gendarmesque, je connais tout, vos noms, vos habitudes, même vos

numéros de téléphone secrets, je suis éternel, mais je vous aime aussi, vous êtes mon tourment et ma joie, vous me rejoindrez quelque jour, oui vous rejoindrez les rangs de notre phalange damnée, mais en attendant ne tardez plus à refermer sans bruit ce couvercle, assujettissez-le fermement, placez-y une branche d'aubépine si cela vous rassure, je viendrai vous visiter en rêve, que vous l'admettiez ou non, et vous connaîtrez des jouissances réservées à peu de mortels, vous avez la peau très douce mon père, j'en frémis déjà, je pressens votre étreinte, indicible, non ne protestez pas, et toi jeune Célestin, vigoureux mais sans trop d'expérience, je sais que tu bandes sec à cette seconde, tu débordes de suc, garnement que j'adore, patience, je viendrai bientôt, votre tendre épousee viendra pour consommer les noces, et au réveil vous aurez tout oublié... Partez maintenant, non pas adieu, mais au revoir...

Le couvercle est refermé. Ils s'en vont sans se retourner. Ils n'ont rien eu à répondre. Lourd silence. Dehors la neige se met à tomber pour de bon, ils resserrent leur col et leur écharpe, mettent des gants. La neige tient sur les tombes, sur les croix de fer rouillées, sur les bouquets de fleurs artificielles, sur les portraits émaillés qui s'effacent. Célestin renifle :

– Ça veut dire quoi, immarcescible ?

Mémoire des sépultures

Une vieille rue d'une ville de province, des façades grises, un trottoir défoncé. Personne. Tout paraît encore plus sinistre par cette belle journée d'été. Duboucq s'arrête et lit avec attention mine de rien les plaques de cuivre prétentieuses, astiquées, figurant à côté des sonnettes sur un mur lépreux: «Madame la Présidente du Conseil d'Administration; Monsieur le Directeur; Madame la Sous-Directrice; Monsieur le Directeur Délégué». Ce n'est pas la modestie qui les étouffe, comme bien souvent dans le cas de ces assoc' foireuses où le moindre minable se prend pour le centre du monde. Mais celle-ci est un peu particulière: l'Association Mémoire des sépultures (AMS), qui s'intéresse beaucoup aux cimetières, sous prétexte de travail de mémoire – thème sacro-saint, increvable, inusable –, parvient à ponctionner des sommes importantes à diverses collectivités locales.

Le souci est qu'aucun de ses membres n'a jamais brossé la moindre pierre tombale, recollé les bras du moindre angelot ni dépoussiéré la moindre fleur en plastique... D'ailleurs aucun employé, pas même une assistante, ne figure parmi ses effectifs, qui ne comprennent que quatre «cadres de direction», excusez du peu.

L'enquête est loin d'être au centre de ses préoccupations, car Thibault Duboucq, en fait, ne songe qu'à la Fée brune. Il se dessèche, il se flétrit, il est mort de désir. Quand il a appris

qu'elle allait participer à l'enquête, son sang a bouilli – il se souvient de l'avoir matée sans vergogne lors d'un épisode un peu chaud¹, mais il était en mission et bien sûr il garde à ce sujet un silence absolu.

Quand il a été l'accueillir à la gare, il pleuvait. Elle a refusé qu'il porte sa valise. Ils ont été boire un café au buffet. Elle a posé son imperméable sur le dossier de la chaise en plastique, elle a secoué ses cheveux un peu mouillés et son pull, un gros pull sombre informe, a glissé, découvrant une bretelle de soutien-gorge noire qui tranchait sur la blancheur de la peau et qui semblait près de glisser elle aussi. Il a eu envie de faire l'amour avec elle juste là, maintenant. Elle a surpris son regard et elle a tiré son pull sur son épaule, cette épaule qu'il aurait embrassée, brûlant. Dans ce lieu public, ils n'ont échangé que des banalités, et c'est en marchant dans une rue déserte qu'il l'a mise au courant des derniers développements de l'enquête, et là encore à chaque seconde il a eu envie de la prendre dans ses bras. «Ce garçon n'a pas la tête à son travail», dirait la hiérarchie.

– Dis, Fée brune, pourquoi on t'appelle comme ça?

– Eh bien j'ai pas mal galéré, j'ai été caissière dans des trucs glauques de discount, shampooineuse, plate-forme téléphonique, l'horreur, puis j'ai bossé dans une saleté d'agence qui organisait des «événements» de merde, et là j'ai fait la fée pour des fêtes d'enfants friqués. Ça m'est resté. Il y avait la Fée blonde, aussi, on a eu des emmerdements énormes² avant d'être recrutées par la CCV.

1. Voir «Un point de déontologie», page 89.

2. Voir *Les Canines dans le pâté*, dans la même collection.

- Et la Fée blonde elle est à la colle avec Zohra ?
- Sois pas vulgos.

Ils logent dans le même hôtel, mais pas au même étage, un hôtel médiocre, qui sent le renfermé. Il ne peut s'empêcher d'avancer ses pions et elle cède progressivement. Duboucq n'est pas trop mal de sa personne, enfin il est acceptable, et elle, bien qu'elle soit très attachée à son petit ami (Richard, lui aussi de la CCV, on baise en interne, là-dedans), elle est volage, elle a la cuisse légère, c'est un peu une fatalité, et puis Richard est en détachement pour une éternité au bout du pays. Bien sûr, Duboucq a fait montre à son égard de beaucoup d'inélegance, mais bon, ça fait un certain temps, c'était pratiquement dans le noir, ce n'est pas criminel non plus, elle fait montre d'indulgence dans ce domaine. Un soir d'abandon, ils boivent un peu, du whisky, pas du trop mauvais mais pas du très bon non plus, dans des gobelets en plastique, et elle le laisse lui baiser les pieds, les chevilles, les jambes (elle porte une robe), puis remonter insidieusement et lui faire une langue, puis c'est manuellement qu'elle prend soin de lui – ça ne compte pas, elle ne trompe pas Richard. Le lendemain, il la relingue (il a la soudaine vision du chibre énorme et verdâtre du V. fouaillant ce con charmant et il débände un instant) et elle lui fait une gâterie – là encore, ça ne compte pas, puisqu'il n'y a pas vraiment passage à l'acte. Le surlendemain, ils baisent – juste une fois, ça ne compte toujours pas. La Fée brune est experte en casuistique : quand elle a été s'embrocher sur le membre du V., ça ne comptait pas non plus, pas plus que pour une veuve indienne qui va jouir sur un lingam de marbre au fond d'une forêt.

Ensuite, ils s'enferment à l'hôtel et baisent sans interruption pendant trois jours, faisant monter des sandwiches et buvant

de l'eau du robinet. L'enquête est franchement plantée et là ça compte un peu.

Même au lit, et il s'en réjouit grandement, la Fée brune ne quitte jamais son minuscule crucifix d'or, comme un grigri, au vrai comme une arme de dernier recours en cas d'urgence. C'est pour lui grande jouissance que de baiser cet or chaud sur la peau, dans la douce vallée entre les seins, l'instrument de torture – celui de la rédemption? Il n'y croit pas. Il ne peut y croire, en dépit de l'efficacité de la croix dans certains cas, et pour tout dire de l'environnement catho dans lequel il baigne de par ses fonctions – car là est le hic, un combat anti-V. mené avec les moyens d'une stricte laïcité serait sans l'ombre d'un doute voué à l'échec. Pourtant sommes-nous, pauvres singes verticaux, des criminels pour avoir besoin d'une rédemption? La contradiction semble insoluble.

Une grosse femme à l'air désagréable sort du siège de l'AMS, encore jeune, en manteau de fourrure, permanentée, avec des bijoux voyants, accompagnée d'un jeune véreux gominé, costar, cravate rose à nœud-bite, pompes pointues. Elle ne marchera cent mètres que pour rejoindre sa voiture, un quatre-quatre garé un peu plus loin. La Fée brune et Thibault s'apprêtent à sauter dans leur bagnole de location quand soudain un vieil homme délabré, qui chemine voûté, un cabas au bout du bras, sort de ce cabas, au passage du duo, un poireau qu'il brandit en direction de la femme en criant :

– Arrière! Vous ne devriez pas oser sortir de jour! Saloperies de vampires! Rentrez dans vos caveaux!

Le mot, le mot qu'on ne prononce jamais, a été prononcé. La femme affecte de rire et dissuade l'homme, qui veut s'en prendre au vieux :

– Arrête, Michou, tu vois bien qu’il est à moitié gâteaux.
– Le gâteau, il vous emmerde, bande de pourris! Vous et votre clique de la mairie! Vérolés!

– Oui, eh bien la mairie, vous allez finir par en entendre parler, faites attention. Venez, madame Speck.

Le duo de l’AMS lui tourne le dos, monte dans le quatre-quatre et démarre. La Fée saute dans sa bagnole et Duboucq suit maintenant le vieillard, qui a repris son chemin et entre dans un bistrot, où il va s’accouder au zinc, commandant un «jaune», qu’il avale avec de la glace mais sans eau. Excellente occasion de l’aborder au comptoir :

– Qu’est-ce que vous racontiez tout à l’heure, monsieur?

– Vous m’avez bien entendu. Si vous êtes de leur bande allez vous faire...

– Non, pas du tout. Mais pourquoi avez-vous dit ça?

– Ben c’est notoire que c’est des vampires. Ils sont maqués avec ces empaffés de la mairie, ils pompent des subventions énormes...

– Vous voulez dire des vampires au sens figuré? Des magouilleurs, des politiques? Qui boivent le sang du peuple?

– Pas du tout! Des au sens propre, qui boivent le sang des gens la nuit dans les cimetières. Le vrai sang. Pas vrai, Mouloud? Mouloud il est de confiance, lui.

– T’as raison, papy Victor, ces gens-là ils valent pas la corde pour les pendre. Et les goules moi je m’y connais, au bled ça grouille.

– Remettez-en un à ce monsieur, Mouloud, s’il vous plaît. Et un pour moi. Mais alors, dites-moi monsieur Victor, ils agissent à visage découvert, en toute impunité?

– Absolument. Ils tiennent la ville, je vous dis.

– Incroyable. Mais ce poireau?

Le jeune homme, sans malice finalement, n’y voyait qu’un symbole phallique.

– Vous êtes un gamin. Faute d’ail, parce que l’ail je le digère très mal, alors je pense plus à en acheter, c’est comme les sardines, même les maquereaux au vin blanc je les digère plus bien, et les harengs je vous dis pas, eh bien faute d’ail contre ces gens-là j’utilise un poireau. Le poireau c’est de la même famille, les liliacées, c’est un genre de cousin d’*Allium sativum*, et il devrait avoir la même efficacité. Ça c’est la théorie. En pratique, vous avez vu...

– Et personne ne fait rien ?

– Que moi. Et je me fais traiter de gâteux. Ah ! si j’étais jeune... Mais bon, faut que j’y aille.

– La patronne va vous gueuler ?

– Oh, je suis veuf. Mais faut que j’y aille.

– J’aimerais reparler de tout ça avec vous plus en détail. On peut se revoir autour d’un verre ?

Papy Victor jette un coup d’œil méfiant à Thibault. Les vieillards, on veut toujours les estamper d’une façon ou d’une autre, alors forcément il se méfie, surtout avec un jeune. Pourtant ce jeune il a l’air de ne pas *les* aimer non plus...

Thibault, doucement :

– Demain même heure, ici ?

– Pas la peine, j’en sais pas plus. Mouloud, combien je te dois ?

– Laissez, monsieur Victor, c’est pour moi, fait Thibault.

Fin d’après-midi. La Fée et Duboucq marchent dans une rue déserte. Fine bruine. Été pourri.

– Alors ?

– La mère Speck – elle porte bien son nom, cette cochonne...

– Pourquoi ?

– Eh bien ça veut dire «lard». Donc elle habite dans une

villa protégée par de hauts murs et un rottweiler. Portail métallique blindé, à télécommande, genre émir. Le nommé Michou, ce petit maquereau, a l'air d'être son jules, parce qu'ils se tenaient tendrement par l'épaule. Chance énorme, ils sont ressortis peu après, et leur système de sécurité est merdique. Tout est cheap, dans ce patelin. J'ai pu entrer comme dans du beurre.

– Et le clebs ?

– Tu te souviens que j'ai un silencieux sur mon feu ? Zohra est vraiment cool de m'avoir dégoté un port d'arme.

– Moi je n'y tiens pas. Alors, ce clebs ?

– Je l'ai buté, pardi ! Sale bête. Et j'ai visité la cambuse. Pas mal de fric en liquide dans un tiroir, pas planqué du tout. Des papiers avec les noms des tombes et des caveaux dont ils ont renouvelé les concessions depuis que leur assoc' de merde existe.

– Parce qu'ils renouvellent ?...

– Oui, le fric passe à ça, pour éviter l'expulsion et qu'on découvre, en exhumant pour rassembler les ossements, leurs maîtres frais et roses, enfin façon de parler... Car la pression foncière augmente même au royaume des ombres... L'intéressant est qu'ils ont la fibre sociale, car ils prennent soin non de V. historiques, d'aristos, de nantis, mais de pauvres diables de vampires prolos, un tueur aux abattoirs, une dame pipi...

– Ils portent à gauche, quoi !

– Si tu veux. Bon, il y avait aussi des photos avec les deux autres, une madame Hummer et un certain Freddy, même allure. Identités complètes : Iowa Speck, présidente du conseil d'administration de l'AMS ; le petit crevé, Michou Le Hû...

– C'est viet, Le Hû ?

– Plutôt breton. Lui il est directeur tout court. Les autres, Alfonz Szabo – un Hongrois de Transylvanie, comme par

hasard –, lui, est directeur délégué, et une certaine Roxanne de Cuervas, avec deux « n », l'illettrée, est sous-directrice. Sur les photos ils sont clonés. Ah oui, des poches de sang dans le frigo.

– Alors...

– Non, je ne pense pas que ce soit des V., juste des serveurs; ils consomment un peu, en amateurs, mais ils ont une provision en réserve pour leurs maîtres, au cas où... Et à la cave l'attirail SM le plus dépourvu d'imagination qui soit, masques, colliers, liens, menottes, ce sont vraiment des beaufs de province... Je pense que c'est ça, les liens avec la municipalité: ils partouzent – les deux grosses vaches font des dominatrices acceptables – et les pourris d'élus ferment les yeux sur ce qu'ils devinent, et à quoi du reste ils n'accordent nul crédit. Qui croit encore aux V., de nos jours? Les vieilles paysannes de Transylvanie, et encore.

– Putain, tu as assuré, Fée brune!

– En fait, l'enquête est bouclée. Je pense qu'il va falloir décaniller fissa, parce que ça ne va pas leur plaire de trouver leur clebs baignant dans son sang... Et nous, dans ce trou, on n'est pas si discrets que ça...

– On pourrait tout de même vérifier.

– T'as vu l'heure? On n'a pas le temps! Pour te faire plaisir, on vérifie un des noms de la liste, au hasard, et on avise. Mais je suis sûre de mon coup.

Ils sont repassés à l'hôtel, se sont changés, ont libéré les chambres. La Fée brune, pour justifier son étui à raquette, est vêtue d'une jupette blanche plissée, d'un pull blanc, de tennis et de socquettes; queue de cheval, aucun maquillage. Quasi virginale. Quasi. Lui est en émoi, forcément. Les deux jeunes gens se tiennent debout devant le cercueil ouvert, où gît une

femme entre deux âges, les cheveux coiffés en une sorte de permanente carotte, en robe à fleurs et en savates. «Morte» voici plus d'un demi-siècle, fraîche comme un gardon. Pour une fois, la Fée brune ne fait aucun commentaire salace. Thibault est scié :

– Michut, putain ça ne s'invente pas, une madame Michut de la secte, ça me la coupe!

– Et il y en a dix-huit autres comme ça, c'est une véritable industrie, l'AMS n'a pas chômé. Qu'est-ce qu'on fait? La nuit ne va pas tarder à tomber!

– Un sans problèmes, deux ou trois à la rigueur, et encore, parce que si ça se trouve les autres nous pistent déjà, mais on ne peut pas en traiter dix-neuf! Ce n'était pas prévu. C'est trop lourd. Il faut avertir Babylone et se repointer avec une équipe renforcée.

– Allez, on va tout de même se faire celle-ci! lance-t-elle, mutine, un peu excitée. Tu me la tiens, je la pique?

Il obtempère un peu à contrecœur. Elle sort de son étui à raquette de tennis un coin de bois et un maillet, pose le coin à l'emplacement du cœur de la Michut et frappe un bon coup, puis s'écarte d'un bond. La V. geint et pleure en vain tandis qu'un sang frais – pas le sien – s'écoule à gros bouillons. Elle a ripaillé voici peu, la gueuse. Puis elle cesse de respirer et s'effondre en une poussière sanglante. Thibault vomit, la Fée – pas une goutte sur sa blancheur – referme le cercueil et range son matériel. Toujours pas plus de gardien que de beurre en broche. Tout fout le camp, dans ces patelins.

– Allez, filons!

– Et pour l'AMS?

– Gaffe! Je t'assure, c'est vraiment de la mauvaise clientèle, bien vicelarde. Du serviteur de V. typique, méchant comme la gale, dévoué corps et âme (enfin, s'ils en avaient une) aux

patrons, haïssant l'humanité autant qu'eux. Je pense qu'ils nous ont repérés. Ce que j'ai vu dans la villa de la gravosse ne m'a pas plu du tout. Le sang, je veux dire, le reste c'est une deuxième couverture.

– Prévenir les flics ?

– Pénalement, tout ça c'est oualou. On a le droit d'avoir des poches de sang dans son frigo et des chaînes et des menottes à la cave. Et du point de vue de l'assoc' ils sont clean.

– Les pourris !

– Oui mais juridiquement ils sont clean. Ils ont utilisé les fonds conformément aux statuts : question mémoire des sépultures ils ont assuré ! Pour leurs salaires, il y a peut-être abus de biens sociaux, mais il faut le prouver. Ils ont le droit de se verser de bons salaires. Non, dans un cadre légal, on est coincés. D'autant qu'ils ne manquent sûrement pas de convier le proc' et le bâtonnier à leurs soirées à la cave...

– S'il était là, Hiddinko les inviterait à la chasse... Ça va ouvrir dans moins d'un mois... Et les matinées sont bien brouillardieuses dans la région...

– Hiddinko est en désintox'. Et pour organiser un accident de montagne, ici on est dans les betteraves. Si on roule sur un de ces connards dans le brouillard, admettons, mais on ne pourra jamais se faire les quatre. On peut les flinguer chez eux, façon massacre de la Saint-Valentin, mais ce n'est pas gagné d'avance. Tu en serais ?

– Pour ça je veux des instructions de là-bas, répond-il, pas du tout emballé.

Elle parle comme une pro aguerrie, alors qu'elle est encore assez nouvelle dans la profession, elle vient de loin, de la déglingue et de la dèche, mais c'est certain, elle a trouvé sa voie : si elle n'attrape pas un méchant coup de canine, la Fée brune sera une vampiricide de haute volée.

Mission à finaliser, donc. Quand ils descendent du train et mettent le pied sur le quai d'une des gares de La Nouvelle-Babylone, elle va pour se diriger vers une station de taxis, il lui prend alors la main avec beaucoup de maladresse :

– Quand est-ce qu'on se revoit ?

– Jamais. Sauf pour le boulot.

– Mais...

– Y a pas de mais. Richard est mon mec, je l'aime et il ne s'est rien passé entre nous. Presque rien. OK ?

Le cœur de Thibault loupe un battement. Il va avoir du mal à se passer d'elle. Mais il faut tourner la page très vite. Une amourette. Adulte, Thibault, tu es adulte.

Il va demander à Keita de ne plus l'envoyer en mission avec elle. Keita ne posera pas de questions. Il comprend bien ce genre de choses.

Pas d'appels privés en mission – et « hors des heures de service » n'existe pas. La Fée brune s'est éloignée de quelques pas avec sa valise. Elle allume son portable et appelle Richard.

Thibault Duboucq avale sa salive et jette un regard d'adieu à la silhouette fine. Il s'en fout de prendre un taxi et se dirige vers le métro de Babylone, son entassement de pickpockets, de clodos, de cinglés, sa solitude puante.

Dégustation

Nuit du dimanche au lundi, hiver, bruine. Une chapelle de campagne, très peu visitée mais non désaffectée; le crucifix surmontant le chœur est accroché à l'envers, tête en bas; une statue de Jeanne d'Arc, cape sur armure, tenant une bannière, est couverte de graffitis obscènes.

Deux messieurs âgés, trois femmes à la silhouette juvénile. Les femmes, des blondasses de très petite taille, à nattes maigres ou à couettes, s'affairent autour d'un des messieurs, petit et gros, tout nu, qui est attaché sur l'autel, entouré de hauts cierges noirs, de multiples tours de ficelle à gigot lui entrant dans la chair. L'une le cravache, pour la forme dirait-on, tandis que les deux autres rient et applaudissent, et que le patient proteste :

– Du nerf! Fainéantes! Si vous continuez ainsi votre prime va sauter!

Le gros a le visage rouge, un renflement sous les lèvres, une panse débordante, des membres grêles, d'énormes testicules et une verge rabougrie. À ses pieds des vêtements gisent en vrac.

L'autre homme, grand et maigre, vêtu d'un habit de soie du XVIII^e siècle, est adossé à un radiateur électrique. Il se roule un joint épais, l'allume à un des cierges, retourne à son radiateur, inspire profondément :

– Vous voulez goûter, mesdemoiselles? Cela vous donnera peut-être du cœur à l'ouvrage...

Elles se précipitent, tirent de puissantes bouffées, toussent. Le maigre, sentencieux :

– Doucement, cette résine est puissante. Du chitral, très opiacé. On n'en donne pas à monsieur le Baron, sinon il ne sera plus bon à rien... De plus en plus infantile, ce pauvre garçon. Dites quelque chose, Gonzague.

Ledit Gonzague, bloqué sur son autel, encaisse, avant de lancer d'un ton presque plaintif :

– Il fait plus froid que dans un caveau... Je défaille! Ma petite Espérance, viens me réconforter.

Une des femmes s'approche et défait le ruban noir qu'elle porte autour du cou. Cicatrices mal refermées, tavelures, la peau est jaunâtre, avec des taches rouges et noires; d'ailleurs, si l'allure des femmes est juvénile, de près elles sont usées, flétries. Mais le gros – baron Gonzague de La Piève, d'une illustre lignée – n'en a cure: quand la femme se penche vers lui et que les nattes blondes lui effleurent la peau, il lui mord goulûment le cou avec ses canines gâtées et aspire le sang avec un soupir d'aise; son membre frémit, elle lui flatte les boules.

– Espérance? C'est joli. Je parie que les autres s'appellent Foi et Charité, fait le maigre – Gyözö Zapolya, un prince hongrois qui en ces contrées du Ponant se fait appeler Victor de Zapole.

– On ne saurait rien vous cacher.

Zapolya regarde en ricanant et lance :

– Quand il aura fini, venez me voir, Espérance, s'il vous plaît.

– À l'instant, Maître.

– Êtes-vous une vraie blonde, Espérance?

Elle esquisse une révérence et soulève sa jupette, découvrant une touffe fournie, d'un noir de jais. Il grimace :

– Tournez-vous.

Un derrière presque frais.

– Voilà qui est mieux. Vous avez la clef de la sacristie?

- Mais pourquoi?
- Vous osez poser des questions! Répondez.
- Oui, bien sûr, pour les servantes du V...
- Chut, pas ce mot. Allez chercher les saintes huiles.

Alors qu'elle s'est agenouillée sur un prie-Dieu, qu'il l'a ointe et se prépare à l'enfiler, applaudi par les deux autres, qui gloussent en finissant le joint, on entend Gonzague :

- Foi et Charité, à votre ouvrage! Sinon gare!
- À l'instant, Maître! Voulez-vous que je graisse la cravache?
- C'est bien le moins! Et c'est moi qu'on traite d'infantile!

Victor, de qui vous moquez-vous? Franchement, à quoi riment toutes ces profanations? Comme si cela signifiait quelque chose pour nous! Au bout de tant de siècles!

Le maigre, solennel :

– Comme disait l'un de mes amis lors d'un banquet de pieds de cochon qui se tenait à l'occasion d'un vendredi saint, « Il vaut mieux avoir des occupations infantiles en bonne compagnie que des occupations intelligentes en se morfondant tout seul dans son coin ». Et d'abord parlez pour vous.

Puis, après avoir huilé à la burette son membre grisâtre et séculaire, et dédaignant le temple de Vénus, il honore la quasinaine par le portail voisin, cependant que le gros glapit :

- Montez le radiateur, au moins! Charité, la suite, beauté!

Ladite, l'air ennuyé, enroule une de ses nattes autour du vit du Maître et l'agite sans y croire. Ce dernier renonce à s'ériger :

– Détachez-moi, les filles, j'ai trop froid. Sauvez-vous, nous avons à parler. Non, finalement, restez, cela vous concerne aussi. Victor, quand vous en aurez terminé avec mademoiselle, m'accorderez-vous une minute?

Le maigre râle et se cambre, tandis qu'Espérance, les bras au ciel, prend une mine de circonstance, puis ils se rajustent.

- Je vous écoute, mon cousin.

– Victor, savez-vous qu’«ils» ont recruté?

– Bah. J’ai vu le dossier. Un enfant, un demeuré, et un Latino qui n’a aucune connaissance des réalités du Vieux Monde, fait le maigre en roulant un autre joint.

Gonzague se rhabille, lui aussi à la mode du XVIII^e siècle. Espérance, à l’aide d’une brochure pieuse qu’elle a attrapée sur un lutrin, s’essuie mine de rien le derrière, d’où coule un peu de foutre glacé, et tire sa jupette vers le bas. Les trois femmes se tiennent par la main, façon tables tournantes. Le gros reprend :

– Justement, c’est trop idiot pour ne pas dissimuler un piège. Ne les sous-estimez pas.

– Je ne les sous-estime pas mais j’ai vu le dossier remis à jour. La commissaire est *muslim*...

– D’origine peut-être mais elle s’en tamponne, elle n’est pas plus *muslim* que le pape!

– Ils sont tous athées, vous dis-je, nous ne courons aucun risque! fait Victor.

– Méfiez-vous de ces gens-là, je vous le répète, certains sont redoutables!

– Le Sénégalais est fort, bac plus douze et une formation de commando, mais il délègue trop; Duboucq est un niquedouille; Ladurite a une case en moins; la Fée brune ne pense qu’à la bagatelle, la blonde est une gourde. Non, tant que Hiddinko ne sera pas sorti de désintox’, nous ne courons aucun risque.

– Eh bien moi je vous assure qu’«ils» vont nous envoyer quelqu’un dans pas longtemps. Nous devrions renforcer la sécurité. En attendant, allez chauffer les lits, les poulettes, et n’oubliez pas les saintes huiles.

Le lendemain, lundi soir. Une maison de maître, dont les hautes fenêtres donnent sur un parc qui retourne à la forêt. Bruine, encore. La nuit est tombée. Les deux mêmes vieux messieurs, le grand maigre, le petit gros, tous deux vêtus semblablement : habit noir, gilet rouge, chemise à jabot, culotte, bas, souliers. Rasés de près, ils portent des perruques poudrées.

Instant solennel. L'ombre d'un huitième de sourire au coin des lèvres, ils lèvent leurs hanaps – une coupe d'os à monture et couvercle d'argent :

- À notre randonnée vespérale ! fait l'un d'une vieille voix.
- Au succès de la cause !
- À l'extermination de cette engeance !

Ils reniflent, chipotent la première gorgée et plissent les lèvres en une moue de connaisseurs, avant d'avaler cul sec. Le gros :

– Ces gens-là ne sont pas nourris comme il faudrait... À moins que celui-ci n'ait trop jeûné par bigoterie... Tout fout le camp, comme disent les manants. Vous resservirai-je néanmoins, mon cher Victor ?

- Avec plaisir, mon cher Gonzague. Mais...
- Plaît-il ?
- Ça manquait un peu de sel, si je puis me permettre.

La Piève sonne. Apparaît une des jeunes femmes blondes, toujours vêtue en soubrette mauvais genre, qui s'incline très bas, dévoilant un décolleté malsain et affaissé :

- Maître ?
- Tu nous apporteras du sel, de l'île de Ré bien sûr, Espérance, et du piment, du santo-domingo.

Elle s'incline de nouveau en souriant et disparaît.

- Elle est mignonne, cette petite Espérance.
- N'est-ce pas ? Je vous la prête, si vous voulez.

– Vous n’y pensez pas!

– Mais si. Je sais que vous n’avez plus vos gens, depuis ces affreuses lois, déjà anciennes il est vrai, cet égalitarisme révoltant... Je vous en prie, laissez-moi vous obliger.

– Si vous insistez...

– Mais je vous préviens: la gourgandine a pris goût au Baiser de soumission, qui pourtant en toute rigueur n’est administré qu’une fois, et elle en redemande. Conséquence peu surprenante, ses petites dents pointues se sont remises à pousser...

– Oui, j’ai noté son mignon sourire cruel. La denture est un peu gâtée, toutefois.

– ... ce qui rend un peu délicates certaines... prestations auxquelles elle excelle.

– Elle a d’autres talents...

La soubrette réapparaît avec sel et piment, touille le contenu des hanaps, et les deux hommes la considèrent en silence, d’un œil rouge, tandis qu’elle se tortille avec un air de modestie affectée en les regardant en coin. Elle sait que ce sont de très vieux sujets, mais restés exigeants et vicelards. Riches, aussi, et auxquels la clandestinité coûte fort cher. La Piàve toussote:

– Espérance, je te prête à monsieur de Zapole. Tu le suivras quand ses obligations l’appelleront plus loin, et tu veilleras à lui plaire en tout.

– Mais, Maître, je mourrais de chagrin de devoir vous quitter...

– Pas de simagrées, ma fille. File. Et dis à Foi d’aller chauffer mon lit. J’arrive dans un moment.

Les deux messieurs sirotent leur boisson avec la gourmandise de vieux chats lapant leur lait. Le visiteur hasarde:

– Charmant, ces hanaps. Des crânes d’enfant?

– De bébé, oui, du coup c'est assez fragile, fait La Piève avec une mine désolée. Et la domesticité casse, casse, que c'en est effrayant! On dirait qu'ils dévastent tout par malice pendant la journée, tandis que nous... hum, reposons.

– Oui, votre dernière lettre aurait fait pleurer un inquisiteur. Pourtant, vous n'êtes pas si mal installé, mon cher Gonzague.

– Ne m'en parlez pas! J'ai dû me résoudre à quitter notre manoir de famille, devenu trop proche de La Nouvelle-Babylone. Les visites importunes se multipliaient, sans compter les impôts, l'entretien des bâtisses, et même ces abrutis des Monuments historiques qui fourraient leur nez partout. Aussi ai-je chargé mon intendant et mon notaire de me dénicher un nid plus discret... et moins coûteux je dois l'avouer. Celui-ci manque de standing mais non de confort... Que voulez-vous, nos familles ne disposent plus des moyens auxquels elles sont habituées... Si nos ancêtres nous voyaient, vivant comme des petits-bourgeois... Quelle dégringolade! Mon cousin Evelyn, lui qui était si à cheval sur les principes... Le pauvre, il a eu une bien triste fin¹.

– Alors là, ne démarrons pas sur ce chapitre, ou je vous ressors mon pauvre cousin Sándor, envoyé au fond de l'océan par une harpie mangeuse de frites-mayo²...

Soupirs à fendre une pierre tombale. La Piève reprend :

– Mais que dites-vous de ce cru ?

– Acceptable. Sans plus. Enfin, voilà qui a égayé cette soirée qui eût pu être morne. Votre matériel de bricolage est parfait, léger, performant, bravo.

– Enfin, admettons que nous n'avons pas eu affaire à trop

1. Voir *Les Canines dans le pâté*, dans la même collection.

2. Voir « Le bateau de la nuit », page 51.

forte partie. Imprudent de s'aventurer seul ici à la tombée de la nuit. Il a bien mal commencé sa semaine... Ce pauvre bougre aurait mieux fait de rester au coin du feu, à lire son bréviaire en buvant un doigt de xérès. Trop abîmé pour faire une recrue acceptable, mais baste, de toute façon je n'ai nulle confiance en ces gens-là.

La Piâve pousse un soupir et sonne de nouveau. Apparaît une des trois soubrettes, sosie de la première, aux appas jaunâtres sous des dentelles elles aussi jaunies, et tout aussi aguicheuse :

– Maître ?

– Avant d'aller chauffer le lit de monsieur de Zapole, tu débarrasseras tout ceci, Charité, nous avons fini de dîner.

Et il désigne d'un geste las le cadavre du père Prudencio Guzman, le crâne décalotté à la tronçonneuse, qui gît à leurs pieds dans une mare de sang, sur un carrelage blanc digne d'une boucherie mal tenue.

L'adjointe

– Bravo! Outrage à la pudeur, coups et blessures, dégradation de mobilier national, négation de la mémoire patrimoniale, vous vous surpassez, mon garçon! Cette fois, Ladurite, c'est la commission de discipline qui vous guette! Saperlotte! On vous envoie enquêter sur une affaire somme toute bénigne, et vous revenez en ayant multiplié le nombre de clients par trois ou quatre! Voilà qui est insensé!

Roulant des yeux blancs, le père Keita, qui pour une fois a perdu son sang-froid, écume, fait des bonds sur place, semblant près de saisir son interlocuteur par le collet et de serrer, serrer... Par contraste, l'air détaché, madame Belmançour, la commissaire, venue en renfort vu la gravité du méfait, joue avec son téléphone portable multifonctions de façon assez énervante.

– Laissez-moi vous asspliquer, mon père, que c'est pour ainsi dire fortuit. C'est rien que des racontars. Vous vous souvenez qu'on avait reçu comme qui dirait une demande de ce patelin, là, Saint-Fulmar...

– Saint-Sigmar, saperlotte, vous déformez tout!

– Comme que vous voudrez. Bon, donc je débarque là-bas, y avait la petite dame qui nous avait alertés, l'adjointe du maire, qui me raconte qu'il se passe des drôles de trucs dans son quartier, des bruits la nuit dans les caves de la mairie – c't' une bâtisse antique, avec des tombes partout là-dessous, on ne sait même plus –, alle était toute émue, alle battait des cils, alle reprenait

souffle, alors forcément moi je me dis qu'en priorité elle avait b'soin d'raconfort, vous m'connaissez, toujours ami des dames...

– D'après mes informations, elle approche les soixante-dix ans...

– P'êt' ben, alors faut croire qu'la politique ça conserve, pass' qu'elle est 'core pas mal, maquillée et tout, teinte, elle pouvait faire illusion, à preuve c'est qu'elle se retroussait, elle se retroussait, alors je me suis dit Ladurite...

– Épargnez-moi ces détails révoltants! Vous insultez mon sacerdoce!

Zohra Belmançour considère ses ongles avec ennui. En fait elle est très contrariée parce qu'elle n'a plus de cigarettes et qu'elle ne peut déceimment quitter la réunion pour aller en acheter. Et les deux pingouins ne fument pas.

– J'insulte personne, d'abord. Que ça fait partie de l'histoire, que sinon ça se comprend pas, alors elle et moi nous voilà partis pour notre petite affaire...

– Dans son bureau?

– Ben hui, sur son bureau, quoi, et vas-y, hardi petit, quand tout d'un coup, alors qu'on était pas loin d'y être, voilà-t-il pas qu'elle me sourit – passe que jusque-là elle avait pas du tout souri –, que ça vous auriez haffrayé! Des dents, longues et pointues, vous m'avez compris, elle bavait, que ça m'en a flanqué des genres de spasmes dans le cou, vous voyez, passe que y avait pas besoin d'être bien malin pour deviner ouss-qu'elle voulait-t-en venir.

– C'est alors que vous avez donné libre cours à votre brutalité envers les femmes, fait la commissaire. Si vous aviez relu vos instructions, vous auriez vu qu'une présumée cible entrant dans cette catégorie doit être neutralisée en douceur autant que faire se peut. Car maintenant nous avons tous les élus du canton sur le dos.

– J’aurais voulu vous y voir, vous! C’est qu’alle voulait me saigner comme un goret, c’tè vieille garce.

– Voilà bien les hommes! Quelle honte! Vous vous exprimez en termes inacceptables envers une personne qui a eu des bontés pour vous, continue madame Belmançour.

– Des bontés intéressées, hui! Alle voulait me mettre en confiance, autant par ce moyen-là qu’un autre, pas vrai? Alors vrai, j’ai attrapé un gros volume du *Bulletin municipal* qui traînait là et je te lui en ai flanqué de bons coups sur la hure. L’année 1927 que c’était, je m’en souviens parfaitement, relié pleine basane, du solide.

Keita prend le relais :

– Justement, vous avez à la fois blessé cette élue et endommagé, en gesticulant, le bureau et le fauteuil prêtés à la mairie par le Mobilier national. Et encore pis...

– Ben hui, passe que le local de la sécurité civile ou je ne sais quoi il est juste au-dessous alors quand ils ont entendu du barouf chez leur patronne ils ont débarqué, teigneux comme tout, ils ont voulu m’embarquer, alors je me suis pas laissé faire, forcément...

– Bagarre générale...

– Comme vous dites. Et dans la bagarre c’tè vioque en a bien mordu deux ou trois, qui se sont ensuite volatilisés. Sûr qu’c’est rien embêtant... Mais faut pas tout prendre au drame. Y a qu’à les faire trassfuser par le Dr Bracquemart.

– Bracquemont, saperlotte! Vous croyez qu’il n’a que cela à faire? Qu’il a des hectolitres en stock? Il faudrait mettre la main sur eux, d’abord!

Keita tapote une épaisse chemise cartonnée :

– Mais moi je me retrouve avec le rapport du maire, du sous-préfet, de je ne sais qui encore, et toute cette bande-là, je vous l’accorde, me paraît constituer de parfaits serviteurs des

vampires, couvrant l'adjointe, qui mène son petit business en toute tranquillité. Vous savez combien on compte de disparitions inexpliquées dans ce canton? Non? C'est trop compliqué pour votre tête de linotte? Retenez-moi, misérable!

– Mon père, j'veux bien m'faire enguirlander, mais j'veux pas être le souffre-la-douleur de ce service. En admettant que j'ai été un peu futile...

– Vous nous avez fourrés dans un sacré pétrin. Ce que je ne comprends pas, c'est qu'elle nous ait alertés, attirant l'attention sur elle alors qu'elle menait ses affaires en toute quiétude.

– Vous savez, ces V.-là, ils se prennent pas pour de la crotte, alors m'avis qu'alle s'est dit qu'alle allait asscrire un membre d'une CCV à son tableau de chasse. Par gloiriole, quoi.

– Vous êtes parfois moins idiot que vous ne le paraissez, Ladurite. On va arranger tout ça. En douceur. Sans vous.

– Merci, mon père.

– Mais la prochaine fois évitez de vous comporter comme un animal en rut.

– Que ça aurait rien changé. Alle...

– Ah! Ne recommencez pas!

C'est à ce moment que le portable de la commissaire couine et qu'elle s'exclame:

– Une dépêche vient de tomber!

Et de tapoter furieusement, avant d'avoir un rire retenu:

– Merveilleux, ces petits appareils! Écoutez cela: «Un incendie consécutif à une explosion due au gaz vient de ravager les locaux de la mairie de Saint-Sigmar, installée dans un hôtel particulier du XVI^e siècle. La vétusté des installations avait été signalée à plusieurs reprises. On déplore six décès, la première adjointe et plusieurs bénévoles de la sécurité civile. La rapidité et la violence du sinistre ont été telles que les sauveteurs n'ont pu extraire des décombres que des fragments de corps

carbonisés.» Eh bien nos ennuis sont terminés. Les rapports vont passer illico au broyeur. Vous avez une veine de cocu, si je puis me permettre, mon bon Ladurite!

– J'avais rien dit pour ne pas me mêler, madame la Commissaire, pourtant j'avais bien remarqué que ça sentait le gass là-dedans que c'était haffreux! Mais ces gens-là ça n'a pas d'odorat.

L'heure du thé

– Tu veux la baiser, Thibault? Moi à ta place je ne me gênerais pas. Vas-y, je te la tiens. Attends, je lui mets un bout de tissu entre les mâchoires. Un mauvais coup de canine est vite attrapé!

– Mais...

– Tu vois, tu dis pas non. Je sais que tu en meurs d'envie.

Malgré la gêne qu'il en ressent¹, Thibault Duboucq et la Fée brune ont de nouveau été envoyés en mission ensemble. En grande banlieue de La Nouvelle-Babylone, dans un cimetière naguère rural et maintenant cerné par de hauts immeubles, un caveau oublié est suspecté d'activités *un-dead* à cause de plaintes du voisinage concernant des bruits nocturnes, grincements, chocs, cris étouffés... En clair une bande de loubards qui se saoulaient à la bière par une belle nuit de pleine lune ont été mis en fuite par on ne sait quoi – ils ont eu de la chance de ne pas y laisser quelques litres de bon raisiné. L'incident doit être élucidé, et les responsables de la cellule ad hoc ont envoyé les deux jeunes gens « sur zone », avec le matériel idoine. Pas de complications inutiles, pas de perte de temps.

Sur un ordre écrit, le cimetière a été fermé pour la demi-journée, et les gardiens, envoyés au bistrot, ce qui ne les contrarie pas réellement. Le caveau suspect ne contient qu'un

1. Voir « Mémoire des sépultures », page 97.

cercueil – la date du prétendu décès remontant à un siècle et demi –, accessible, qui à l'ouverture a révélé, sans linceul, une jeune « morte » fraîche comme un gardon, aux lèvres très rouges, sans une tache sur la peau ni une odeur suspecte : magnifique spécimen, à traiter d'urgence. Une très jolie blonde en longue chemise de nuit immaculée, une jeune paysanne rondelette, dont la poitrine importante soulève le fin tissu de coton. Thibault, dont l'émoi intime n'a nullement échappé à la Fée, est partagé entre une excitation intense et une culpabilité non moins intense : d'abord c'est dégoûtant, vraiment un truc de malade, jamais, mais pourtant il en crève d'envie, le regard de la Fée va redoubler l'intensité de l'expérience, ensuite s'il se fait gauler les ennuis vont pleuvoir, enfin, et là ça devient franchement sinistre, ne pas oublier qu'après il va falloir « finaliser »...

La Fée, elle, a eu quelques expériences de ce type avec la clientèle – ça peut arriver au sein d'une CCV, il ne faut pas s'en vanter mais une certaine tolérance est de mise, loin des conformismes, loin des bien-pensances, eux sont des gens de terrain, que diantre, un petit extra est pardonnable à l'occasion sans que ça devienne une habitude. Quiconque prononcerait le vilain mot de « nécrophilie » serait taxé d'insupportable puritanisme : il ne s'agit nullement de cela, puisque les V., bien évidemment, ne sont nullement des morts... mais disons des « différents »... ou des « différés », on ne sait pas trop, et comme, à l'état d'éveil, ils sont en général très portés sur la bagatelle leur consentement est présumé. Assez perversement, la Fée ne demande pas mieux que de voir Thibault se déniaiser de ce point de vue-là.

Elle retrousse la chemise de nuit jusqu'au cou. La blonde est un véritable morceau de roi :

– Alors, tu te décides ? Il faut que je baise moi-même ton pantalon ? On n'a pas l'éternité devant nous ! Ça va bientôt être

l'heure du thé... Regarde comme elle est appétissante... C'est pas du cartonnetoux parcheminé, comme parfois... On jurerait qu'elle respire doucement pendant son sommeil. Qu'elle t'attendait... T'inquiète pas, je ferai pas de photos! Ça sera encore un petit secret entre nous!

– Mais... après?... il faudra... la Procédure usuelle?

– Pas de sensiblerie. Le boulot avant tout. Tu iras prendre l'air et je m'en chargerai. Et je refermerai la maison. À moins que tu ne préfères te la garder au frais pour une autre fois? Hein, petit vicieux?

La performance

En chasse, Keita et Célestin filent un cas sans surprise, depuis qu'il est sorti pour la soirée de son caveau chic surmonté d'une couronne, sis dans un cimetière tranquille de La Nouvelle-Babylone, mais le client mène un train d'enfer (c'est le cas de le dire) et ils ne parviennent pas à l'intercepter, d'autant que cette intervention de Célestin devra cette fois être réussie et que le père Keita exige que ce soit un cas d'école, autant que faire se pourra.

Pas de tenue de jeune bon genre pour l'apprenti ni de col romain pour le prêtre: Célestin porte un pantalon baggy «à chier dedans», comme on dit poétiquement, et une capuche tirée sur sa casquette lui dissimule entièrement le visage; quant au père Keita, lunettes noires, pompes en croco, costar d'alpaga à fines rayures, cravate à motif de femmes nues, surchargé de gourmettes et de colliers, il ressemble à l'équivalent babylonien d'un maquereau de Harlem dans un film en noir et blanc – et il porte un léger sac de sport arborant le logo d'une marque tape-à-l'œil. De quoi passer parfaitement inaperçus dans la bonne ville. Le V., de son côté, est vêtu d'un smok' au revers de satin terni, chemise blanche jaunie, ses escarpins bâillent un peu, bref il ne respire pas la prospérité, de plus il dégage une odeur de renfermé plus forte que celle d'un deux-étoiles de province, œil rouge, teint plombé, air rébarbatif, bref rien de neuf.

Ce V., qui semble avoir le diable aux fesses, s'engouffre dans le métro, bonjour la discrétion pour opérer! Mais, tout en trot-

tinant sur ses traces, le curé chuchote quelques mots à l'oreille du jeune homme, qui s'esclaffe. Et il faut accélérer, puis carrément sprinter, pour sauter à sa suite dans un wagon dont les portes se referment sur eux à la seconde. On regarde le type en smok', mais pas les deux vampirologues. Un V. de métro, du bas de gamme, niveau drague de pissotière. Et tout le monde s'en fout, d'autant que le «Chacun fait comme il sent» est devenu un dogme: pas question de déranger le minoritaire dans la mise en œuvre de sa juste revendication; de plus, voir un voisin se faire massacrer est devenu banal, pas question de s'en mêler, donc les vieillards pied-dans-la-tombe, les merdeux gominés à pompes pointues et les pétasses percées de partout arborant des airs impériaux contemplant le trio d'un œil aussi vif que celui d'un *fish* à un étal.

Pourtant, sans attendre, le V. se précipite sur un homme qui se tient là, accroché à une barre dans les cahots, griffonnant la page jeux d'un canard gratuit, chauve, plutôt pâlot, râpé, au pauvre cou fripé, une proie bien piteuse dans les veines de laquelle ne coule qu'un sang appauvri de bureaucrate humilié, mais le V. doit être gravement en manque car il est surexcité, grognant, bavant vert, la main dans la culotte – la sienne.

Tout se joue alors en une seconde: Keita fait un signe de la main, Célestin fourre sa casquette entre les mâchoires de la cible, bousculant le chauve, qui n'a rien compris et proteste, Keita sort de son sac un objet ligneux qu'il faut bien appeler un épieu, grommelle un «*In nomine Patris...*» et le lance à Célestin, qui l'attrape au vol et le plonge illico dans le cœur du V. Certains passagers songent à une agression, banale, surtout ne pas bouger, d'autres croient à un de ces spectacles bâclés comme il s'en donne parfois dans les wagons, voire à une performance due à des plasticiens, applaudissent mollement, se

défilent ou cherchent vaguement leur porte-monnaie, s'attendant à voir passer le chapeau. Le chauve, lui, est très mécontent, il voudrait bien finir ses mots fléchés. Mais le métro s'arrête en grinçant à la station suivante, et, tandis que ce qui fut le V. s'effondre dans un nuage de poussière malodorante, laissant son smok' sur le sol, et que certaines âmes tendres, qui trouvent tout de même ce spectacle d'illusionnisme un peu bizarre, commencent à parler de plus en plus fort, les deux vampirologues sautent sur le quai et se fondent dans la foule. Keita a rajusté ses lunettes noires, Célestin a enfoncé sa capuche jusqu'aux yeux, caméras obligent. On entend maintenant des cris, ils tournent vite fait un coin de couloir. Fissa, les flics ne vont pas tarder à rappliquer et ils ne tiennent pas à devoir fournir des explications filandreuses. Émergent à l'air libre. Taxi! Le premier ne s'arrête pas, salopard, ni le deuxième, fils de chienne, enfin le troisième daigne les charger.

– Bravo, mon garçon! Ce fut magistral! Synchro! Digne du Ballet de l'Opéra! En voilà un dont nous n'entendrons plus parler! À rayer des cadres! Qu'il soit effacé! *Deleatur!*

– Mais ma casquette...

– Ah! Voilà bien les ados! Toujours à couiner! Ne gâchez pas tout avec votre casquette, d'ailleurs imbibée d'une bave mortifère, alors que nous allons ouvrir le champagne en votre honneur! Et pas du en promo.

Son dernier goûter

Par une nuit profonde, le train freine brusquement avant de s'arrêter en rase campagne, au milieu des champs de colza. Le signal d'alarme a été tiré dans le wagon à bagages et un cheminot, lampe à la main, maugréant, saute sur le ballast et se dirige vers l'arrière. Que se passe-t-il encore? Qui s'est introduit là-dedans? Les emmerdeurs et les frappés vont-ils cesser de sévir jour et nuit?

Il déverrouille la porte, la fait coulisser, saute à l'intérieur, de mauvaise humeur, ressentant également un peu d'appréhension. Et il reste pétrifié: dans le faisceau de sa lampe, une femme de très petite taille, en deuil, enveloppée de voiles noirs, se tient assise sur un cercueil, au milieu des valises et des vélos. On ne distingue pas son visage mais ses robes sont haut relevées, elle se penche très lentement en arrière et il entend une sorte de roucoulement, dans l'ombre il aperçoit le blanc de la cuisse au-dessus du bas et il avance, fasciné, tandis que, semblant ne pas l'avoir vu, elle se couche sur le cercueil dans une attitude d'invite. Il ne voit pas qu'elle est passablement fanée, d'une blondeur factice, le teint gris, les seins flapis, le bord de l'œil rouge. Cramoisi, la cervelle vide, il s'avance tel un automate.

Et comme il s'approche de la veuve quelque chose sort de l'obscurité, le saisit par-derrière au cou, le mord violemment, le secoue, aspire le sang avec avidité, jusqu'à la dernière goutte, avant de le rejeter, inanimé, sur le sol, en retenant un rot:

– Bravo, ma petite Espérance, charmante idée que de m’avoir préparé ce goûter surprise.

– Trop heureuse de vous obliger, Maître.

– Mais qu’allons-nous faire de cet imbécile ? Le lancer sur la voie attirerait l’attention.

– Voyez, une sorte de placard à balais a été ménagé dans ce coin. Mais avant...

Elle décroche de la ceinture du mort un talkie-walkie, et, très pro, le tend au V. :

– N’attirons pas l’attention. Veuillez donner au conducteur l’ordre du départ, Maître.

Le V. – le lecteur aura reconnu Gyözö Zapolya¹ – appelle. Une voix résonne dans l’appareil :

– Allô, Riton, t’en es où ?

– Fausse alerte. On repart.

– T’as une drôle de voix. I s’passe rien ?

– Penses-tu. Allons-y.

Le convoi repart, lentement, avant de prendre de la vitesse. Monsieur de Zapole accroche la lampe à un boulon qui fait saillie et considère Espérance d’un œil torve :

– Approche. Tu es délicieuse, dans cette tenue. Relève ce voile. Approche donc ! Enlève ce ruban et montre-moi ton cou. Tu sais que tu es bougrement excitante, avec tes couettes ? Mieux que la queue-de-rat que tu avais l’autre jour, qui dissimulait la nuque...

Elle se tortille. Elle sait faire bander le vieux. Même s’il ne lui restait que des miettes des provinces entières qu’il possédait jadis loin à l’Est, il était encore riche quand elle est entrée à son service, et elle lui a extorqué une donation après l’autre jusqu’à l’essorer, ce qu’il ignore. Il se dit que les servantes des

1. Voir « Dégustation », page 108.

V., normalement, sont d'un désintéressement absolu, de l'ordre du fanatisme, mais il sait que les temps ont changé et au fond il s'en moque.

– Ce rustre avait un sang épais, sans caractère, du gros rouge. Ce n'est pas comme toi... J'ai beau être repu... Tends ton petit cou.

Elle s'exécute. Il la mord tout doucement, en un baiser presque tendre, longuement, elle râle, il suce quelques gouttes par pure gourmandise, puis il relève tout l'attirail de crêpe noir, lui attrape le derrière, lubrifie vivement d'un tube qu'il a toujours sous la main, puis la pénètre et se met à la besogner :

– Tu sais que j'ai failli jouir la première fois où j'ai vu ton cou et tes couettes? *Love at first sight!*

– À votre service, Maître.

Elle donne des coups de reins sans nulle conviction, tandis que le vieux V. devient presque langoureux :

– Te souviens-tu de la première fois où nous avons fait l'amour? Dans la chapelle... Gonzague matait, avec Foi et Charité...

– Et comment! C'était fameux! fait-elle, enjouée, s'efforçant de chasser le souvenir des ongles jaunes et durs plantés dans ses seins et du foutre glacial lui inondant le fondement.

Ce qui d'ailleurs advient une fois encore. La dernière, car elle sait qu'elle ne tirera plus un sou de lui, et pour cause. Tous deux se rajustent, il se recouche dans son cercueil – « Ah! ma vieille carcasse! » – et précise :

– Eh bien, je puis te l'avouer, ce jour-là je n'avais pas déchargé depuis cent quarante années, cinq mois et dix-neuf jours. J'en ai tenu le compte exact. Eh oui, j'étais resté confiné un moment dans mon logement et la solitude me pesait, je te prie de me croire.

– Vous m'en avez administré les preuves avec fougue, Maître, fait-elle dans un rire qui se veut juvénile.

Il reste silencieux et a soudain un reniflement soupçonneux :

– Et Gonzague, il t’enconnait ?

Elle se récrie :

– Ô ! Maître, quelle vilaine idée ! Jamais ! Mais ne vous agitez pas tant, cela ne vous vaut rien, à votre âge. D’ailleurs le jour va poindre et nous allons arriver. Ces messieurs vous attendent pour vous conduire à ce joli caveau que nous avons loué pour l’été, près d’une colonie de vacances. Laissez-moi revisser le couvercle.

Le vieux birbe est enfin bouclé dans sa boîte quand retentit la sonnerie d’un téléphone portable qu’elle sort d’un pli de ses robes :

– Allô, oui, tout va pour le mieux, nous arrivons bientôt. Pardon ? Oui, comme convenu, un authentique prince hongrois, tricentenaire, j’ai le certificat d’origine. Dans la résine transparente, pour une installation ? Avant le transfert vers les collections permanentes ? Ce sera idéal. De l’agitation nocturne pour les animations ? Prévu sur le bon de garantie !

Une voix étouffée mais audible lui parvient à travers le bois et le capitonnage.

– Petite salope ! Ouvre tout de suite, c’est un ordre !

Mais elle ne prête plus attention et reprend dans le téléphone :

– Nous nous en tenons donc à la somme convenue, plus mes frais.

– Catin ! Il t’en cuira !

– Pardon ? Non, non, ce n’est rien. Merci d’effectuer le virement dès aujourd’hui sur mon compte des îles Krok.

La confession de monsieur de Dracque

Note de service CCV

De: nom de code Fée blonde.

À: commissaire Z. Belmançour.

Madame,

J'ai l'honneur de vous informer que la cible dont je m'approchais par étapes et avec précaution, vu sa dangerosité, a été neutralisée. Vous jugerez peut-être utile de prendre connaissance du document assez singulier que j'ai découvert sur le corps après avoir opéré.

«J'ai vécu trop de siècles dans l'obscurité et, au sortir de ma retraite – car je supporte la lumière diurne à faibles doses –, mes yeux secs ne pouvaient qu'être éblouis par ces flamboyantes couleurs d'automne, ces nuances innombrables de jaune, d'or, de roux frissonnant dans la brise, ces nuages effilochés, ce ciel d'un bleu intense, pour ce premier rendez-vous avec cette jeune personne qui semblait s'intéresser vivement à moi, car elle avait laissé près de la dalle sous laquelle je réside un billet où elle demandait à me rencontrer, et j'avais fait fi de la circonspection d'usage – j'avais été exécré pendant tant de siècles, qui avaient passé dans de froides solitudes, que, oui, sa curiosité me sembla trahir quelque sympathie à mon égard. Comme il se doit, soucieux de l'élégance irréprochable dont

s'honore notre corporation, je m'étais mis sur mon trente et un, perruque farinée, cape brossée avec soin, gilet de couleur tendre, bas de soie bien tirés, souliers à boucle étincelants.

» Notre première rencontre se déroula par une merveilleuse matinée (comment puis-je écrire ces mots, moi créature des ténèbres? Serais-je au seuil du reniement?), dans une rotonde de fantaisie oubliée au fond d'un parc. Sans jamais se permettre la moindre allusion déplacée à mes... caractéristiques, elle prétendit s'intéresser aux exploits de ma lignée, à mes ancêtres – un ramassis de gredins à dire le vrai –, préparer un travail historique, mais d'emblée je sus qui elle était, d'où elle venait et dans quel dessein : elle participait à l'évidence d'une de ces odieuses unités qui nous traquent avec autant de haine que de ténacité. Mais cette découverte qui n'en était pas une me laissa froid – si j'ose dire.

» Les billets se succédèrent. Au quatrième rendez-vous, toujours le matin – j'acceptais de me placer sur son terrain –, elle fut délicieuse, son cou palpait comme avec tendresse, ses yeux bleus me transpercèrent et quand elle se pencha vers moi et que ses lèvres effleurèrent les miennes je crus défaillir. Revenu dans mon... habitacle, il me sembla que je rêvai d'elle. Alors que je pense ne jamais rêver.

» Très vite je compris que je l'aimais avec passion, sans bien sûr nourrir nul espoir, mais par ailleurs je me contraignis à chasser de mes pensées son cou admirable, qui m'apparaissait souvent, car le convoiter eût été désormais vulgaire. Je n'avais jamais admis jusqu'alors que l'on pût aimer une mortelle. Je m'étais uni à un certain nombre d'entre elles (et aussi à quelques beaux jeunes gens) lors de notre Baiser, qui constituait la jouissance première, mais avec elle ces rituels jadis indispensables, pivots de mon existence, ne me vinrent que peu à l'esprit. Très vite je ne vécus que dans l'attente de sa présence. Tel un

vieux roquentin s'entichant d'une jeunesse, un barbon amoureux, ridicule autant qu'odieux, aurait pensé un observateur extérieur. À tort. Je l'aimais absolument. Sa présence apportait-elle l'illusion de la lumière – car j'appartenais irrévocablement à la ténèbre? Non. Bien plus cruellement, elle était la réalité de cette lumière qui me sera refusée à jamais.

» Puis, telle une coquette du temps de ma jeunesse, elle me fit languir, me laissa dépérir, resta longtemps sans déposer sur la pierre ce billet que j'attendais le cœur battant.

» “Nous sommes les maîtres, ils n'existent que pour nous servir” : cette certitude orgueilleuse qui m'avait conforté si longtemps me parut soudain vide de sens. Comment avais-je pu me délecter de cette éternité de morgue et d'arrogance, de cette amère solitude, me satisfaire de ces sorties clandestines sous la lune, de ces paysannes au sang lourd que je saignais au moment de les saillir? Je désirai en finir. Mourir, mourir enfin, même si c'était pour rejoindre la cohorte des damnés, mourir de sa main me parut suprêmement désirable.

» Je dois la voir demain, la brise chassera les miasmes du tombeau, ses yeux clairs se fixeront sur moi dans l'éclat de leur lumière invincible, elle me laissera avec un demi-sourire lui baiser la main – je plierai le genou sur l'herbe mouillée de rosée, pour une dernière fois je poserai mes lèvres desséchées sur sa peau fraîche – et elle tiendra avec fermeté l'instrument de ma libération, le bois bénit, l'Épieu. »